

Jean

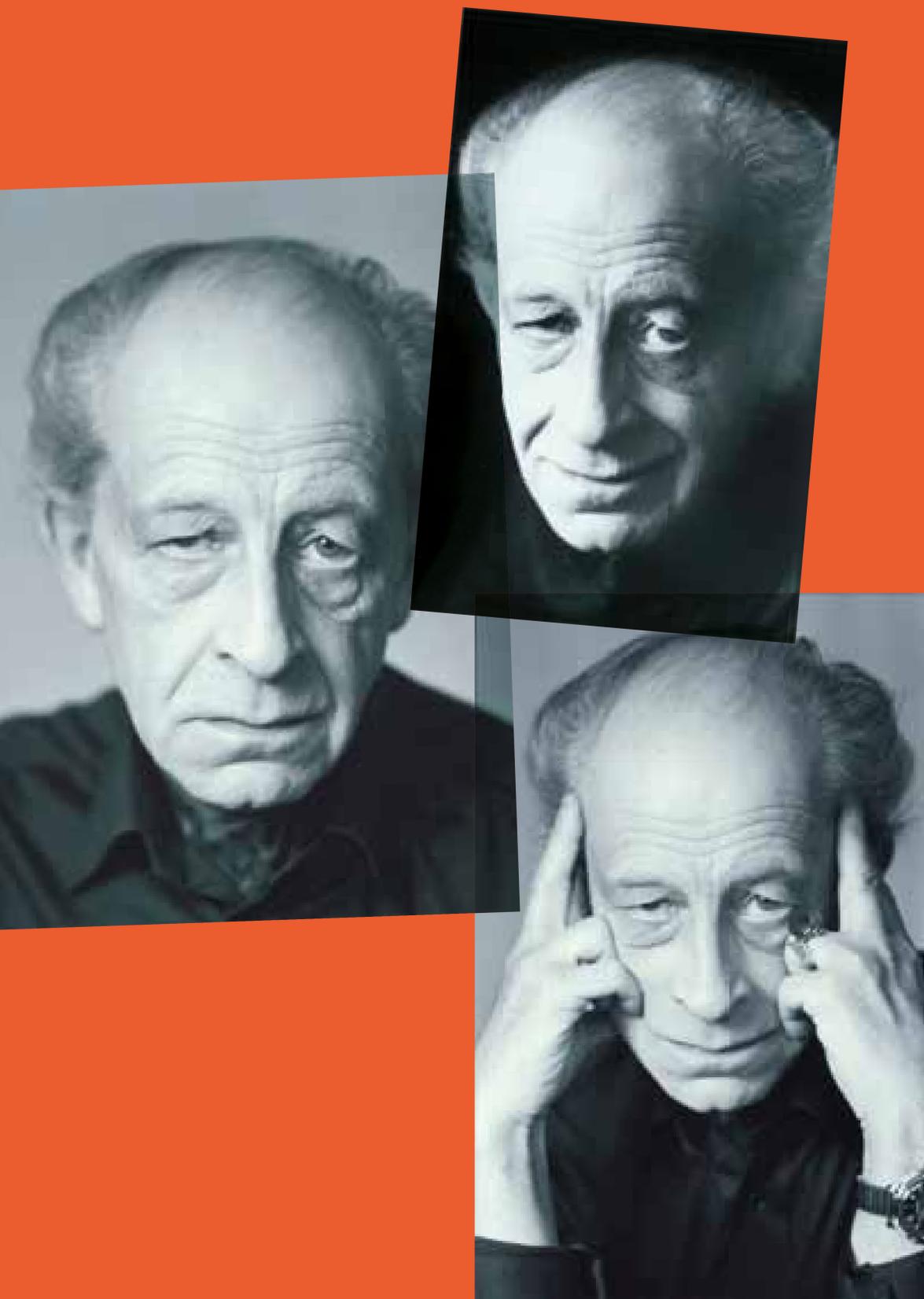
Améry

CHOISIR
SON DESTIN

1912-1978



Jean Améry ne se sera jamais laissé déposséder de son destin.



Ce juif autrichien du nom de Hans Mayer s'introduit par lui-même dans l'univers intellectuel viennois des années trente et, tout jeune, s'y fait connaître. Exposé aux persécutions antisémites et politiques, il s'exile. La Belgique l'accueille en 1938 et il s'installe à Anvers. Mais il est expulsé au moment de la guerre vers la France et rapidement interné aux camps de Saint-Cyprien et de Gurs, près de la frontière espagnole. Aussitôt : s'évader. Fuir. Arrestation. Fuir encore. Il parvient à revenir en Belgique et entre dans la résistance. Arrêté, il est torturé par la Gestapo au fort de Breendonk réquisitionné à cet usage. Déporté à Auschwitz, via la caserne Dossin (Malines), il survit et revient dans le monde des vivants. C'est à Bruxelles qu'il choisit à nouveau de s'installer, non en Autriche, son pays natal.

Avec le nouveau nom qu'il choisit, Jean Améry (anagramme de son patronyme) acquiert à la moitié des années 1960 une importante notoriété. Son œuvre compte de nombreux essais et romans qui font date. À hauteur de Primo Levi, d'Elie Wiesel (Prix Nobel), d'Imre Kertész (Prix Nobel) pour qui il devient un modèle, Jean Améry sait tirer une réflexion à la fois philosophique et littéraire sur la terreur nazie, le génocide des Juifs et les violences du XX^e siècle.

Il s'affirme comme référence incontournable pour penser les liens entre civilisation et barbarie au XX^e siècle.

À chacun des croisements ou bifurcations de son existence, Jean Améry a toujours voulu choisir les voies qu'elle pouvait emprunter. Le 16 octobre 1978, il réalise le programme qu'il s'était fixé et se suicide à Salzbourg, en Autriche.

Co-commissaires : Irène Heidelberger-Leonard & Philippe Mesnard
Assistant historique : Johan Puttemans
Traductions : Wolfgang Kukulies & Carola Haehnel
Conception graphique : Yann Collin / www.wakeupdesign.fr

Tous nos remerciements à Klett-Stiftung, pour son généreux soutien. Les archives, depuis le décès de Maria Améry en 2004 sont déposées au Marbach Literaturarchiv (Allemagne), qui en détient les droits. Notre gratitude aux responsables et archivistes de cet institut.

Avec le soutien de :
- la Loterie Nationale ;
- du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
- de La Commission Communautaire Française - COCOF.



Portrait de famille

Au commencement était le nom... et ce nom était Maier ou Mayer.

Le jeune garçon n'aime pas son nom, il le trouve trop banal. Il fait tout auprès des autorités pour remplacer le « i » par un « y », ce qui a de fâcheuses conséquences quand il doit fuir le pays, car l'acte de naissance n'est plus compatible avec son passeport nouvellement acquis. Il doit donc faire marche arrière auprès des autorités pour pouvoir fuir l'Autriche en 1938.

La famille est originaire de Hohenems, dans le Vorarlberg autrichien, depuis quatre générations. **Son père**, Paul Maier, est représentant de commerce. Il naît à Vienne le 21 juillet 1883, de confession juive. **Sa mère**, Valerie Maier, née Goldschmidt, naît également à Vienne, le 31 août 1879 ; à moitié juive, elle est déclarée catholique à l'état civil. Leur mariage est célébré le 5 juillet 1908 dans la communauté juive de Vienne. Paul Maier se retrouve au front durant la Première Guerre mondiale comme chasseur tyrolien ; il y meurt le 1^{er} août 1917 d'une hernie inguinale. Ce front se situe sur la chaîne des Alpes qui sépare l'Autriche de l'Italie.

Veuve de guerre, sa mère s'installe à Bad Ischl chez sa sœur Herta.

Pour subvenir à ses besoins, elle prend la gérance de l'*Auberge de la Ville-de-Prague*, Eglmoosgasse 9, auberge (Hotel Stadt Prag) qui existe encore aujourd'hui. Elle meurt à Vienne à l'hôpital Rothschild le 1^{er} juillet 1939.



Hans Mayer (Jean Améry) entouré de ses parents Paul Maier (1883-1917) et Valerie Maier (1879-1939), 1916.



Hans Mayer devant l'ancienne auberge de sa mère, Bad Ischl, 1956.

L'AUTRICHE ET 1914-1918



Le 28 juin 1914, Franz Ferdinand, successeur au trône austro-hongrois est assassiné par un extrémiste bosniaque-serbe Gavrilo Princip. Ce qui sert de prétexte au déclenchement de la Première Guerre mondiale. La monarchie du Danube, qui s'allie avec l'Empire allemand de Guillaume II, connaît peu de succès sur le plan militaire. La victoire lointaine et les pertes considérables font implorer la double monarchie. Le 11 novembre 1918, la couronne impériale d'Autriche abdique.



Hans Mayer, 1917.

Jean Améry naît le 31 octobre 1912, lui aussi à Vienne, sous le nom de Hans Maier, dans le 4^e arrondissement, au 19 de la Wiedner Hauptstrasse. Ce n'est que bien plus tard, en 1955, qu'il prendra le pseudonyme de Jean Améry, anagramme de Hans Mayer (il a opté pour le « y » en 1931).

C'est un enfant à la santé fragile. Il grandit dans un environnement catholique, fréquentant l'école primaire de garçons de Bad Ischl. Sa petite enfance est idyllique. Il est chouchouté par toutes les femmes qui l'entourent. Mais, son passage à l'école de Bad Gmunden de 1923 à 1925 est moins idyllique. Il déteste cet établissement et interrompt sa scolarité à 12 ans. Il apprend à jouer au piano, le plaisir qu'il prend à la musique lui restera toute sa vie. Pour sa mère, les affaires tournent mal et son auberge est mise en faillite.

De 1918 à 1921, malgré ses précédents déboires scolaires, il fréquente l'école Phorus de Vienne où il fait la connaissance de Ernst Mayer qui devient son indéfectible ami. L'enseignant, plaçant les deux enfants l'un près de l'autre en raison de la ressemblance de leurs noms,

en fait des amis pour la vie. Leur volumineuse correspondance compte 241 lettres. Après la guerre, Ernst Mayer entre dans l'enseignement, deviendra proviseur de lycée, puis inspecteur d'académie ; il s'engage aussi en politique dans le Parti Socio-démocrate Autrichien. En 1980, à Vienne, Il se donne la mort. Sa compagne, qui avait voulu l'accompagner dans le suicide, en réchappe.

Pour ce qu'il en est de sa judéité : Hans Mayer (futur Jean Améry) sait qu'il est Juif, d'autant plus que son grand-père paternel lui rappelle, avec force, ses origines. Bien qu'il essaie de dissimuler ce qui le sépare de ses camarades de la campagne, c'est la « conscience à chaque instant d'occuper une position marginale », dira-t-il, qui l'accompagne dès son enfance. L'absence du père commence à lui peser et accentue chez lui le sentiment instable de l'existence.

VIENNE EN 1920



Après la Première Guerre mondiale, l'Autriche devient un pays indépendant, Vienne en est la capitale. Vienne était considérée comme trop « grande » comparée aux autres villes autrichiennes et son pouvoir ne reflétait pas les justes proportions de la démographie politique autrichienne. On la surnommait Vienne « Wasserkopf » (hydrocéphale). En 1921, l'Autriche est séparée de ce qui s'appelait auparavant « Österreich unter der Enns » et elle forme, quelques années après la

Grande Guerre, un état indépendant. Sa politique est avant tout socialiste. Les socio-démocrates ont une milice propre, bien organisée, la « Republikanische Schutzbund ». Face à eux, se dressent le « Heimwehr », un groupement de corps francs. L'ère économique instable des années 1920 polarise les questions politiques qui marquent, durant les années à venir, une radicalisation.

Les années d'entre-deux guerres (1926-1935)



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



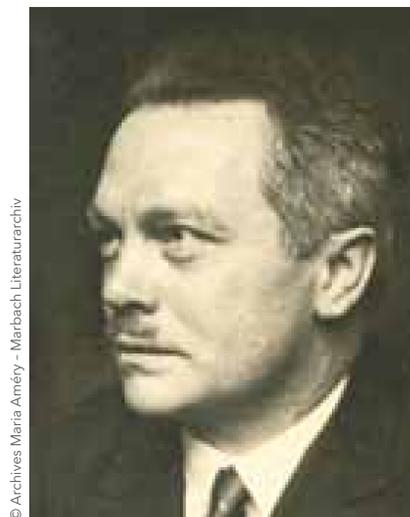
LA « VIENNE ROUGE »

« Vienne la rouge » (*Rotes Wien*) est le nom donné à Vienne après la Première Guerre mondiale. La capitale autrichienne porte ce surnom jusqu'en 1934, quand Dollfuss prend le pouvoir. Le parti ouvrier social-démocrate (*Sozialdemokratische Arbeiterpartei*, SDAP) obtient après la Grande Guerre la majorité absolue des voix. Pour la première fois, la population viennoise se voit libre de participer aux élections. À partir du 4 mai 1919, le suffrage universel est autorisé pour tout adulte sans distinction de sexe. La SDAP maintient la position gouvernante à Vienne jusqu'à l'instauration de l'Austro-fascisme.

Hans Mayer - vers 1928.

Programme d'études de Hans Mayer à la Volkshochschule Wien Volksheim, signé par Leopold Langhammer.

En 1926, sa mère retourne à Vienne. Hans Mayer s'inscrit dans une école de commerce. Puis, il séjourne à Berlin chez son oncle **Hans Mayer** (de son vrai nom Johannes Maier), compositeur à succès de musique de films et de variété. Hans Mayer réussit à travailler comme pianiste de bar dans le cabaret berlinois la « Venusdiele ». Brève rencontre avec Marlene Dietrich.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

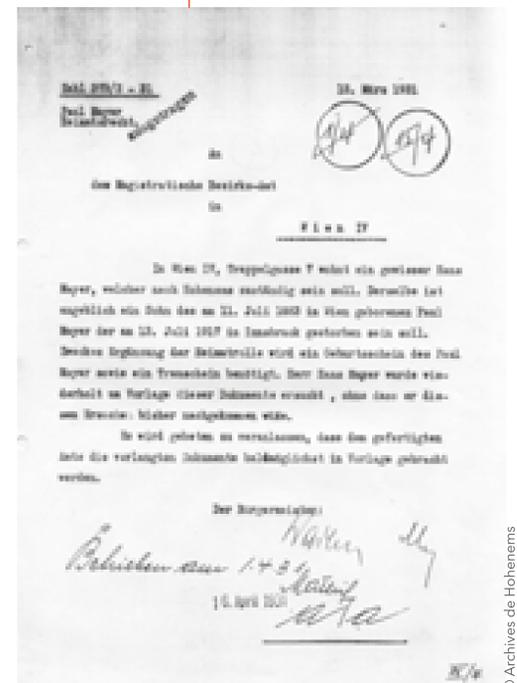
Le mentor, Leopold Langhammer - vers 1937.

Après Berlin, nouveau retour à Vienne. Il fait un apprentissage du métier de libraire sur les conseils de **Leopold Langhammer** (1891-1975). Langhammer, professeur et poète, s'occupe aussi d'éducation populaire. Il sera interné à Buchenwald comme opposant aux nazis. Langhammer est le premier « mentor » de Hans Mayer. Langhammer l'embauche dans la librairie de l'Université populaire de Leopoldstadt. Fortement attaché à la littérature contemporaine dite « de terroir », Hans Mayer s'avère, à l'époque, être un romantique conservateur. Il raffole des forêts et de la montagne du Salzkammergut.

Demande de la commune de Hohenems à la Centrale de Vienne pour compléter l'état-civil de Hans Mayer.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



© Archives de Hohenems

LE NATIONAL-SOCIALISME ET L'AUTRICHE

Depuis 1904, l'Autriche connaît une tendance politique germano-nationaliste, sous le commandement de l'agitateur raciste, antimoderniste et antisémite Georg von Schönerer. En 1918, peu avant la fin de la Première Guerre mondiale, la *Deutsche Nationalsozialistische Arbeiterpartei*, équivalent de la NSDAP en Allemagne, est fondée. Elle défend les intérêts des germanophones en Autriche, mais son but principal est l'unification avec l'Allemagne. À partir de 1920, la DNSAP collabore avec la NSDAP de Hitler en Allemagne. Notons tout de même que la DNSAP n'a jamais représenté un poids lourd dans la vie politique autrichienne.

Le jeune Hans Mayer fait ses premiers pas dans le domaine littéraire : il est auditeur libre à l'Université populaire, au 48 de la Zirkusgasse, avant d'en devenir collaborateur et même conférencier. Il suit des cours de philosophie et de littérature. L'Université populaire est le centre de l'intelligentsia autrichienne, Hans Mayer l'appelle « son » université.

C'est Ernst Schönwiese (1905-1991), éditeur de la revue *Das Silberboot* (1935-1936), conférencier et directeur de groupes de recherche à l'Université populaire, qui embauche Hans Mayer comme collaborateur. Hans Mayer se précipite sur les grands écrivains de son temps : il organise des lectures de Friedrich Bergammer, Hermann Broch, Max Brod, Elias Canetti, Robert Musil, Heinz Pollitzer. Par l'entremise de Ernst Schönwiese il y fait aussi ses premières rencontres avec la littérature « de la ville » et d'exil.

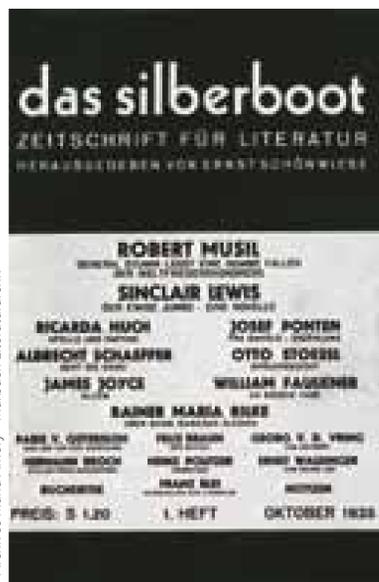


© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Ernst et Hans Mayer
- vers 1934.

Avec l'ami d'enfance Ernst Mayer, né, lui aussi, en 1912, il édite la revue littéraire *Die Brücke* [Le Pont]. Celle-ci publie des contributions sur la littérature contemporaine dans les numéros de février, avril, mai et octobre 1934. En 1936 Hans Mayer reçoit le prix Justus Emil Reich pour ses propres travaux littéraires.

Friedrich Bergammer et Ernst Schönwiese.
Couverture du premier numéro de leur revue *Das Silberboot*.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



L'INSURRECTION OUVRIÈRE DU 12 FÉVRIER 1934 ET SON ÉCRASEMENT PAR DOLFUSS

Engelbert Dollfuss (1892-1934) devient chancelier fédéral d'Autriche le 20 mai 1932. Cette nomination intervient alors que l'Autriche est extrêmement fragilisée par la crise de 1929. Elle est également en proie à de violentes querelles politiques. Bien qu'antiraciste, Dollfuss adopte des pratiques de dictateur, c'est ce que l'on nomme l'austrofascisme. Le 30 mai 1933, le parti communiste autrichien est dissout, de même que le parti nazi le 20 juin 1933. Leurs membres actifs sont internés dans des camps de concentration. Le 19 janvier 1934, les socialistes, dernier parti légal de l'opposition, appellent à une grève générale et pacifique. Dollfuss réplique en arrêtant plus de 200 sociaux-démocrates. Les ouvriers déclenchent alors une insurrection le 12 février. Les affrontements entre civils armés et forces de police tournent à la guerre civile : environ 1 500 à 2 000 morts, près de 5 000 blessés. Le 16 février, l'insurrection est matée et le parti socialiste interdit. Le 25 juillet 1934, des nazis autrichiens tentent un coup d'État. Bien que celui-ci échoue, Dollfuss est mortellement blessé par les nazis.

RAPPROCHEMENT AVEC LE NÉOPOSITIVISME

Hans Mayer sort comme on s'éveille « des sombres forêts de son pays natal », écrit-il, et s'intéresse au cercle de discussions constitué autour de **Moritz Schlick, le Cercle de Vienne** : Ludwig Wittgenstein, Ernst Mach, Rudolf Carnap, Otto Neurath. Au centre se trouve une conception de l'histoire antimétaphysique et matérialiste, en opposition à l'irrationalisme grandissant de la religion et de la politique.

Sa devise : « L'homme est la mesure de toutes choses. »

Les Premiers travaux littéraires (1935-1945)

À l'âge de 22 ans, Hans Mayer écrit *Les Naufragés* en 1934-1935, et les soumet à l'appréciation de Thomas Mann d'abord, puis de Musil. Musil se montre fort impressionné. Un extrait est publié dans *Jahrbuch 1935*, anthologie éditée à Vienne par Hermann Hakel, sous le titre *Les Déracinés*. Mais le roman intégral, auquel il tenait beaucoup, n'est publié que 70 ans plus tard, chez son éditeur allemand Klett-Cotta à Stuttgart, en 2007.

Dans *Les Naufragés*, l'histoire de Eugen Althager est, *mutatis mutandis*, l'histoire de Hans Mayer lui-même, intellectuel juif et marginal, dans la Vienne des années trente. Le personnage principal Eugen Althager est chômeur et nous assistons à son combat et à sa déchéance avec, en parallèle, le déclin de la culture bourgeoise autrichienne. La situation politique et sociale est extrêmement tendue : l'État réprime violemment par les armes l'insurrection ouvrière de février 1934, des Juifs sont poursuivis en pleine rue. *Les Naufragés* sont le



Hermann
Hakel - 1937.

contre-modèle subversif du roman de formation. Un « roman d'artiste » et d'amour, un « roman d'époque » autobiographique, qui préfigure déjà tous les axes intellectuels du futur Améry : la problématique du pays natal et de l'exil, le rapport entre l'esprit et le corps, le suicide, la nécessité et l'impossibilité d'être Juif.

Althager est victime d'une bagarre au cours de laquelle il se fait démettre l'épaule : le caractère visionnaire de ces pages est proprement sidérant. Pour qui les lit aujourd'hui, l'écho qu'elles trouveront dans un texte postérieur (*La Torture*, 1966) fait froid dans le dos.

« *L'esprit
tout entier abdiquait sous
l'effet de la douleur.* »

Les Naufragés

Le tournant



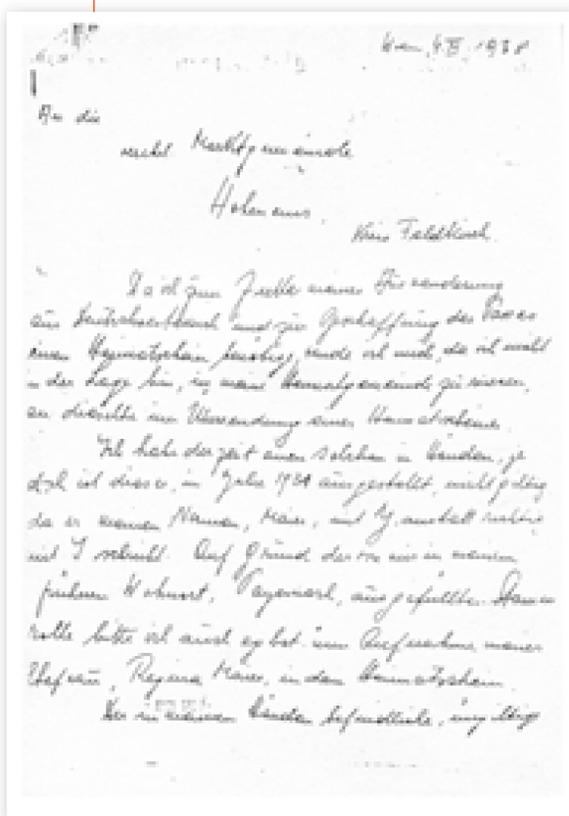
© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Regine Mayer-Berger
- vers 1937.

Le 12 décembre 1937 Hans Mayer se marie avec Regine Berger-Baumgarten, née à Graz le 16 mai 1915. Regine Berger-Baumgarten est juive et, tout comme Hans Mayer/Améry, elle est menacée par la déportation. Pendant les années vingt et trente, Hans Mayer n'arrête pas de changer de domicile - une vingtaine de déclarations domiciliaires ont été conservées. La dernière d'entre elles a une importance particulière, car contrairement à toutes les précédentes, sur lesquelles le bureau d'enregistrement domiciliaire de Vienne mentionnait la nouvelle adresse, rien n'est indiqué au 29 octobre 1938.

En dehors du nom de Hans Maier, originaire de Hohenems dans le Vorarlberg, austro-allemand, de confession juive, commis de librairie, marié à Regine Maier-Berger, on n'y trouve inscrit à la rubrique « lieu » qu'un simple point d'interrogation. Il signale qu'il quitte la Villa-pension Otto Kreuzberg, 8 rue Breitenstein, le 31 décembre 1938, mais personne n'est capable de dire où il a déménagé. Le point d'interrogation est un raccourci sténographique qui évoque l'émigration imminente de Hans Mayer.

Demande de Hans Mayer
de changer son nom de Maier à Mayer.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

« Décembre 1938, à Vienne, ma femme et moi voyons surgir dans notre minuscule meublé, un ami [...] qui s'était laissé séduire par les fringants uniformes brun et noir [...]. Il était venu nous donner un conseil d'ami ». Il fallait disparaître immédiatement ; le couple partit en hâte, sans préparatifs ni argent. Dans le train bondé, ils tombent sur un compagnon d'infortune mieux informé qu'eux : celui-ci leur conseille de descendre à Cologne et de s'enquérir d'un certain Schmengler qui devrait les aider à passer clandestinement la frontière.

L'ANSCHLUSS

Historiquement, l'*Anschluss* désigne l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne par le gouvernement nazi le 12 mars 1938. Il s'agit d'unifier les populations allemandes et autrichiennes au sein d'une même nation. Alors que le chancelier autrichien, Kurt von Schuschnigg, organise un référendum en espérant un résultat favorable pour le maintien de l'indépendance du pays, le parti nazi autrichien organise un coup d'État, le 11 mars 1938. Le lendemain, les troupes de la Wehrmacht entrent en Autriche pour soutenir l'annexion, sans rencontrer la moindre opposition. Au cours du mois suivant, les nazis organisent un plébiscite pour entériner le rattachement de l'Autriche au Reich : 99 % des votes sont favorables à cette solution. Ce qui entraîne une profonde nazification de la société autrichienne. L'*Anschluss* ne suscite que des protestations diplomatiques de la France ou du Royaume-Uni. Sans aucun effet.

La fuite (décembre 1938 – janvier 1939)

Vienne, gare de l'Ouest : fuite par Cologne, Aix-la-Chapelle et Kalterherberg vers Anvers. Nouvelle rencontre avec le peintre viennois Erich Schmid, qui lui servira de modèle pour le personnage de Lefeu dans son futur roman. Amitié avec le médecin viennois Heinz Pollak ; c'est lui qui diagnostiquera chez Regine, dès 1939, l'insuffisance cardiaque qui lui sera fatale et dont elle mourra un an avant le retour de déportation de son mari. Hans Mayer fait aussi la connaissance de Maria Leitner (sa seconde épouse), qui prendra soin de Regine durant la déportation de Jean Améry et plongera avec elle dans la clandestinité. Hans et Regine Maier habitent au 8, rue Keldner, à Anvers. Il donne des cours de philosophie.

Erich Schmid
dans son atelier.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



Regine Mayer,
sa première femme,
et Hans Mayer
à Anvers - 1939.

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

LE COMITÉ DE SECOURS JUIFS D'ANVERS

Le *Komiteit tot Verdediging van de Rechten der Joden* (« Comité de Protection des Droits des Juifs ») anversois se donne pour but principal de fournir de l'aide aux réfugiés juifs. Cette organisation regroupe plusieurs commissions (une commission d'accueil, juridique, financière, économique, et de presse). Conjointement avec le « Comité d'Aide et d'Assistance aux Victimes de l'Antisémitisme en Allemagne » qui est financé par l'*American Jewish Joint Distribution Committee*, elle accorde non seulement de l'aide matérielle, juridique et économique aux victimes du nazisme, mais se positionne également activement dans la vie politique belge. Il dénonce auprès du gouvernement anversois les actions anti-juives menées en Belgique et à l'étranger et obtient des bâtiments de l'État belge pour y héberger des réfugiés « illégaux ».

10 mai 1940, entrée des troupes allemandes en Belgique. La Belgique capitule le 28 mai.

Hans Mayer, Erich Schmid et Heinz Pollak sont arrêtés dès le 10 mai en tant qu'« étrangers hostiles » et internés durant 5 jours à Malines avant d'être incarcérés et déportés.

Mi-mai 1940, arrivée au camp de Saint-Cyprien (Pyrénées orientales). Hans Mayer s'échappe du train. Nouvelle arrestation.

L'EXPULSION DES JUIFS DE BELGIQUE VERS LES CAMPS FRANÇAIS

Depuis 1933, après la *Machtübernahme* de Hitler, de nombreux Juifs quittent l'Allemagne nazie et prennent la route vers l'ouest, où ils espèrent pouvoir émigrer vers les États-Unis. Deux grandes vagues de migration juive suivront, en 1935 (suite aux lois raciales de Nuremberg) et en 1938, avec l'arrivée de Juifs autrichiens après l'Anschluss. Dès l'attaque de l'armée hitlérienne sur l'ouest de l'Europe (*Fall Gelb*), les « étrangers hostiles »

(des réfugiés originaires de pays en guerre avec les pays alliés) sont systématiquement arrêtés ; l'armée française veut maintenir une ligne militaire allant d'Anvers jusqu'à Namur. Le quartier général passe à l'action dès le 11 mai 1940, et capture de nombreux « indésirables », comptant parmi eux quantité de Juifs.

Entre le 12 et le 18 mai, environ 13 500 réfugiés sont amenés en train ou en bus, en passant par

la province belge du Hainaut, vers la France. La mauvaise organisation et la rapide avancée de l'armée allemande font que les conditions de vie et de transport sont déplorables ; le voyage dure plusieurs jours, voire des semaines, ainsi que la surpopulation dans les trains et le mode de vie sont très pénibles.

La plupart est enfermé à Saint-Cyprien, dans Le Vernet d'Ariège et à Gurs.

De Malines à Saint-Cyprien et Gurs (1940-1941)

LES CAMPS FRANÇAIS ET LES EXILÉS



La perte du territoire de l'Èbre par les républicains, entre fin octobre et début novembre 1938, rend leur défaite inévitable. La guerre d'Espagne, commencée le 17 juillet 1936, se termine en avril 1939 avec la victoire des troupes de Franco. Cela entraîne l'exil de près de 500 000 personnes principalement en France, Grande-Bretagne, Belgique, URSS et vers les pays d'Amérique latine, notamment le Mexique. Nombre de ceux qui fuiront passent par la frontière orientale franco-espagnole : Port Bou, La Jonquera... Sitôt franchie, les réfugiés sont internés par les forces de l'ordre française (gendarmes et douaniers) dans des camps improvisés, sans aucune condition d'hygiène, dont l'ouverture est devenue légale depuis le décret promulgué par Édouard Daladier le 2 mai 1938. Ils sont notamment installés à Argelès-sur-Mer, Saint-Cyprien, Gurs... C'est dans ce dernier, aux conditions de vie et de salubrité déplorables, que se retrouve interné Jean Améry.

Panneau de commémoration à Gurs.



© Friedrich Pfäfflin

« *L'État-nation, incapable de fournir une loi à ceux qui avaient perdu la protection d'un gouvernement national, remit le problème entre les mains de la police. C'était la première fois en Europe occidentale que la police recevait les pleins pouvoirs pour agir de son propre chef et contrôler directement les gens.* » Hannah Arendt

28 juillet 1940, arrivée au camp de Gurs, ilot C, baraque 3, où se trouvent internés les combattants français de la guerre d'Espagne : « Des soldats on fit des prisonniers. [...] On nous laissait avoir froid et faim en paix. » Hans Mayer essaie de mettre ensemble une anthologie de la poésie allemande.

6 juin 1941, Hans Mayer réussit à s'évader de Gurs avec le mathématicien autrichien Jacques Sonnenschein. Il passe par la Zone libre - Pau, Toulouse, Montauban, Tulle - puis par la Zone occupée - Bourges, Orléans, Paris - en direction de la Belgique et de Bruxelles sous domination allemande. Il a hâte de rejoindre Regine, son épouse bien-aimée : « Chevelure auburn est à Bruxelles, qui tombe en boucles molles sur les joues ; un sourire qui, dans les pires moments de l'existence éclaire encore le monde, une peau très blanche, légèrement parsemée de taches de rousseur. Raison suffisante pour faire cap sur les Maîtres cliquetants de l'Europe ».

Il arrive à Bruxelles fin septembre 1941. Son épouse vit cachée au 69, rue de Livourne. Petits boulots occasionnels : déménageur et professeur d'allemand à l'École moyenne juive de Bruxelles.

Résistance et arrestation à Bruxelles (1942-1943)

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



Fort de Breendonk, vues extérieure et intérieure.



© DR

Hans Mayer rejoint la Résistance communiste de Bruxelles, précisément : le Front de libération autrichien de Belgique. Son pseudo : Roger Lippens. Responsable de la « propagande antinazie auprès des membres des forces allemandes d'occupation ». Avec Marianne Brandt, une jeune Allemande de dix ans sa cadette, il édite le journal résistant de quatre pages *Die Wahrheit* et rédige des tracts destinés à être tirés sur une polycopieuse Gestetner. Jacques Sonnenschein participe aussi aux actions : il s'agissait surtout de

diffuser le matériel de propagande, en ciblant expressément les quartiers des casernes et la rue Américaine où se trouvait un important atelier de réparation automobile.

23 juillet 1943 : Arrestation par la Gestapo avec Marianne Brandt. Interrogatoire à l'Avenue Louise. Le même jour, il est transféré, en tant que politique, à Breendonk dans la cellule d'arrêt n° 13 où il est emprisonné jusqu'au 2 novembre 1943.

Délit : démoralisation des troupes.

LE FORT DE BREENDONK

Le fort de Breendonk est utilisé par l'armée belge durant la Grande Guerre. Après avoir été le quartier général du roi des Belges Léopold III, le fort devient, à partir de septembre 1940, un camp d'internement sous le commandement du *Sturmbannführer* (major de la SS) Philipp Schmitt. Ce camp sert surtout au début pour incarcérer les Juifs et les opposants politiques.

À partir de l'été 1942, les nazis transforment l'ancien magasin à poudre pour en faire une salle de torture. Durant ces interrogatoires « poussés », des suspects sont torturés afin de les faire parler et avouer.

Ces interrogatoires sont dirigés par des agents qui viennent directement du quartier général de la Gestapo à Bruxelles. Après avoir parlé, les torturés disparaissent, sous le décret de *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard), vers les grands camps de concentration allemands. Le fort est évacué le 2 septembre 1944, et, deux jours après, utilisé pour y enfermer des collaborateurs.

Après la guerre, 16 gardiens SS flamands y sont jugés, condamnés et exécutés. Le 8 août 1950, après un changement législatif, Philipp Schmitt sera le seul officier non-Belge à être fusillé sur le territoire belge.

LE SIÈGE DE LA GESTAPO AVENUE LOUISE

Trois immeubles de l'avenue Louise, sis aux n° 453, 347 et 510, furent réquisitionnés durant la Seconde Guerre mondiale par les services de la sûreté allemande (*Sicherheitspolizei* et *Sicherheitsdienst*), plus communément appelée Gestapo. Rien, à l'exception du mémorial dédié à Jean de Sélys Longchamps et d'une plaque murale apposée sur la façade du 453, n'attire l'attention du chaland lorsqu'il passe devant ces immeubles. Ces lieux de très sinistre mémoire comptent pourtant parmi les plus importants et les plus emblématiques de la Seconde Guerre mondiale en Belgique, puisqu'ils abritèrent les cerveaux qui organisèrent l'arrestation de tant de résistants et la déportation des Juifs de Belgique et du Nord de la France. De nombreux témoignages de survivants attestent par ailleurs de ce qui se déroula, entre interrogatoires et tortures, en ces lieux.



© DR

Le siège de la Gestapo à l'avenue Louise, Bruxelles.

La torture

« *C'est là-bas que cela m'est arrivé : la torture. Celui qui a été torturé reste un torturé. Je pendouille toujours, vingt-deux ans après, suspendu au bout de mes bras disloqués, à un mètre du sol.* » Jean Améry

Épaule démise. Isolement cellulaire :

Solitude extrême, sentiment d'abandon, perte de la confiance universelle.

Hans Mayer ne livre aucune information.

Ce qui lui est « arrivé » là-bas, il le raconte à deux reprises, une fois en 1945 dans la fiction *Fort Derloven*, puis en 1966 dans l'essai *La Torture*. Dans la fiction, « l'esprit » triomphe « de la matière », dans son essai, vingt ans plus tard, c'est la « matière », le corps meurtri, qui triomphe de « l'esprit ». Avec la torture, écrit Jean Améry, l'esprit atteint ses limites. « On s'étonne de ce que l'on peut devenir soi-même : viande et mort ».

2 novembre 1943, nouveau transfert à Malines, à la caserne Dossin, camp d'accueil réservé aux Juifs belges en attendant leur déportation à Auschwitz.

À Malines, il rencontre le physicien Ilya Prigogine, futur prix Nobel. Dans une lettre datée du 9 décembre, le chef de l'administration militaire pour la Belgique et le Nord de la France s'enquiert auprès du représentant de la Police de sécurité (SIPO) et du Service



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Chambre de torture au fort de Breendonk.

de renseignement (SD) de savoir si « l'on peut escompter que M. sera maintenu en détention pour toute la durée de la guerre ». Le mandataire SS-Obersturmführer Hartnagel fait savoir au chef de l'administration militaire le 29 décembre qu'« il s'agit d'un permanent du parti communiste dont l'activité, jusqu'au moment de son arrestation, consistait à rédiger des textes communistes illégaux. Il est juif et sera déporté en tant que tel ».

17 janvier 1944 : Hans Mayer arrive à Auschwitz sous le matricule 379, parmi les 655 personnes du convoi n° XXIII. De ce nombre, 417 hommes, femmes, enfants et personnes âgées sont assassinés sur-le-champ.

LA CASERNE DOSSIN À MALINES



© DR

La caserne Dossin, datant du XVIII^e siècle, se trouve à Mechelen (Malines), entre Bruxelles et Anvers, territoire où demeurent 90 % des Juifs en Belgique. Quand le 11 juin 1942 tombe la décision de déporter les Juifs de la Belgique vers l'Est, la caserne Dossin est convertie en SS-Sammellager (camp de recrutement) et Durchgangslager (« camp de transit »). Le 27 juillet 1942, les portes de l'« antichambre de la mort » s'ouvrent. Du 4 août 1942 au 31 juillet 1944, 28 convois partent pour Auschwitz. Plus de 25 000 Juifs et 351 Tsiganes sont déportés. Les Juifs, qui se présentent avec leur mandat de travail, proviennent du camp de Breendonk ou sont capturés durant des rafles. Deux tiers des déportés sont immédiatement gazés dès leur arrivée. Moins de 5 % survivront.



De Auschwitz-Monowitz à Bergen-Belsen (1944-1945)



MONOWITZ

L'entreprise IG-Farben était à la recherche de conditions favorables pour s'installer en Pologne. Vues l'excellente situation et la présence de matières premières, c'est la région de la Silésie (où se trouve le camp d'Auschwitz) qui est choisie. À partir de 1942, le camp d'Auschwitz III ouvre ses portes pour y faire travailler de force les prisonniers juifs. Pour des raisons économiques, les nazis décident de construire des baraquements, ce qui fait d'Auschwitz III, à partir d'octobre 1942, également un camp de concentration. Un an après, en novembre 1943, Auschwitz III devient indépendant sous le nom de Monowitz. Les conditions de vie y sont déplorables, ce qui aura pour conséquence de multiplier les nombreuses victimes qui décéderont durant la Seconde Guerre mondiale.

Photo aérienne
du complexe d'Auschwitz.



Portail de l'entrée
du camp d'Auschwitz I.



Auschwitz-Monowitz, lieu
d'implantation de l'usine IG-Farben,
dite « la Buna ».

Hans Mayer est d'abord incorporé dans un commando de travail au camp d'Auschwitz-Monowitz sous le matricule de détenu 172 364. En juin 1944, six mois plus tard, compte tenu de ses aptitudes littéraires, il est affecté comme secrétaire à l'usine Buna de l'IG-Farben à Monowitz après avoir aidé un chef d'atelier à rédiger une proposition d'amélioration, ce qui avait valu à ce dernier une prime. C'est cette période de sa vie que documente le texte rédigé à Monowitz « Le travail rend esclave ».

« J'ai depuis quelques semaines un emploi de commis aux écritures, comme ils disent, dans le bureau d'une usine d'IG-Farben en cours de construction. Bien entendu je reste un détenu tout ce qu'il y a de plus ordinaire, je dois me tenir posté des heures durant sur la place de l'appel, je reçois deux cents grammes de pain et deux soupes à l'eau par jour et mon aspect extérieur ne me distingue en rien de mes camarades qui trimballent des sacs de ciment ou chargent du charbon à longueur de temps. Seulement il se trouve que parmi le millier d'employés travaillant à l'usine, rares étaient ceux qui maîtrisaient l'orthographe allemande ».

LES ÉVACUATIONS ET LES MARCHES DE LA MORT

Vers la fin de l'année 1944, les nazis comprennent qu'ils vont perdre la guerre de manière imminente. Afin de faire disparaître les preuves de leurs crimes, ils entreprennent plusieurs actions pour que le monde ne connaisse pas la réalité des camps de concentration. Comme ces derniers sont de plus en plus encerclés par les alliés, les nazis évacuent de force les prisonniers. Ceux-ci sont contraints d'entreprendre des marches qui entreront dans les annales sous le nom de « marches de la mort ». Il s'agit de longues marches vers des gares pour que les déportés soient déplacés ensuite en wagons à bestiaux vers d'autres camps de concentration (non encore menacés par les armées libératrices). L'évacuation se déroule dans des conditions très éprouvantes : les marches de la mort se tiennent durant les mois d'hiver, la plupart des prisonniers sont en mauvaise santé, il faut garder un rythme soutenu, il y a peu de nourriture, de soins et de repos. Les plus âgés et les plus faibles sont immédiatement abattus. Les camps qui récupèrent ces nouveaux venus, entre autres Bergen-Belsen, ne peuvent faire face à cet afflux. La surpopulation provoque une augmentation considérable du taux de décès dont bon nombre peu avant la libération des camps.

On estime qu'entre 700 000 et 800 000 personnes, pour la plupart des Juifs, ont participé aux évacuations et aux marches de la mort. Environ 250 000 personnes n'y survivront pas.



Sélection des Juifs hongrois à Auschwitz - juin 1944.

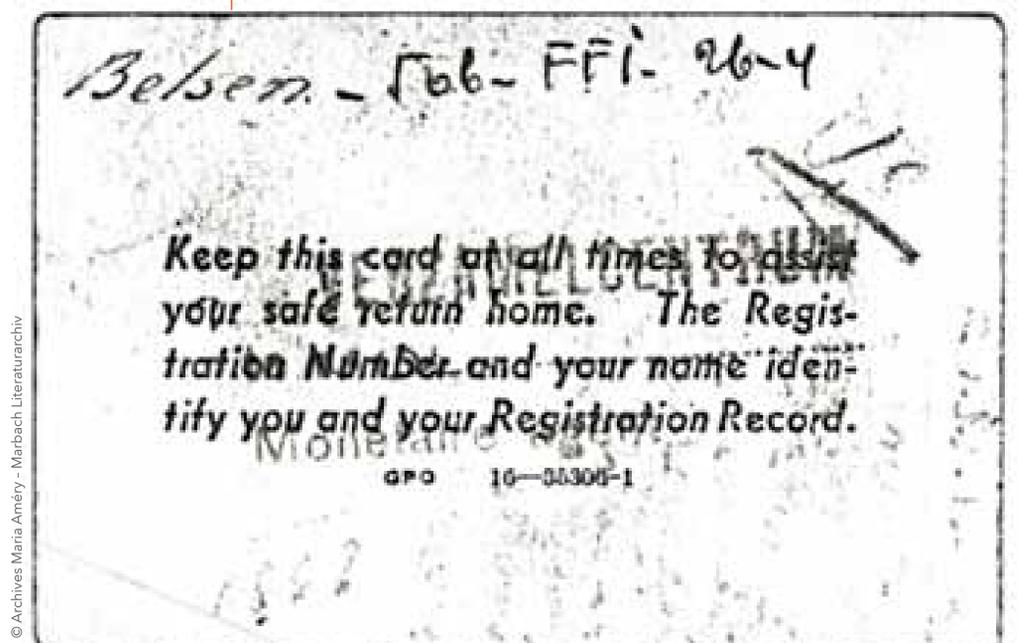
ARRIVÉE DES JUIFS ET SÉLECTION

Le voyage dure plusieurs jours, il est suivi d'une sélection. L'idée, à l'origine d'Hitler, est d'exterminer tous les Juifs, dès leur arrivée. Rien n'est plus important à ses yeux que l'anéantissement du peuple juif. Néanmoins, l'industrie de la guerre a besoin de main-d'œuvre bon marché. Pour cela, certains Juifs – 10 % environ – sont sélectionnés comme esclaves. Il ne s'agit pas d'une grâce, mais d'un sursis car ils ne peuvent à aucun prix rester en vie. L'utilisation des Juifs dépend uniquement de l'économie nazie.

La sélection se tient à l'extérieur, ou *alte Judenrampe* (l'« ancienne rampe juive »), du camp d'Auschwitz (à partir de mai 1944, les trains rentreront sur le *Bahnrampe* dans le camp de Birkenau même). Un médecin SS y sépare la foule en deux groupes : à gauche, ceux entre 20 et 45 ans (pour la plupart des hommes encore en bonne santé) et à droite, les vieillards, la majorité des femmes, les enfants et les nourrissons. La file de gauche est emmenée vers l'intérieur du camp, pour y être enregistrée, tandis que la file de droite part pour une dernière marche vers les chambres à gaz.

Auschwitz-Monowitz est évacué entre le 17 et le 25 janvier. Jean Améry gagne à marche forcée le camp de Gleiwitz II, puis il est transporté par wagon ouvert jusqu'en Saxe. Entre le 1^{er} et le 4 février 1945, il est déporté à Dora-Mittelbau sous le matricule 108 327. Début avril, ce camp aussi est évacué ; à nouveau par wagon ouvert, il arrive à Bergen-Belsen le 5 avril 1945. Le 15 avril, Bergen-Belsen est libéré par les Britanniques : « Une jeep entre dans les Enfers. Un sergent MP avec une casquette rouge [...] arrive à se faire entendre à l'aide d'un porte-voix : à partir de ce jour, le camp est sous la protection des forces armées de Sa Majesté le roi d'Angleterre ».

Carte d'identité provisoire délivrée par les forces britanniques.



Le retour au foyer, qui n'en est plus un (1945-1949)



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Hans Mayer
et Maria Leitner
à Bruxelles - 1948.

« Avec mes quarante-cinq kilos de vie réchappée et un pyjama rayé. » Jean Améry

Hans Mayer revient enfin chez lui, à Bruxelles le 29 avril 1945. Sa femme, qui était restée cachée dans un monastère de la ville, demeure introuvable. Ce n'est qu'en avril 1950, cinq ans après être revenu, qu'une carte expédiée par les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul lui apprend qu'elle est décédée le 24 avril 1944, des suites de son insuffisance cardiaque. Elle était âgée de 29 ans. « Je suis à nouveau l'ombre de moi-même avec la mort de la seule personne qui, deux ans durant, m'a donné la force de survivre ». Il avoue à Maria Leitner : « Je porte et ne cesserai jamais de porter le fardeau de la mort de ma femme. Un fardeau qui pèse sur ma conscience car je ne l'ai pas toujours traitée comme elle le méritait, quoique je l'ai toujours aimée d'un amour indicible ».

Attestation du Bourgmestre de Saint-Gilles, Bruxelles, reconnaissant que Hans Mayer a fait partie de la résistance et a été déporté.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Hans Mayer s'installe à Bruxelles.

Il a longtemps délibéré : il préfère cette solution à Vienne, à Bad Ischl où l'attend sa famille, à Cologne où Hans Kühn, exilé comme lui à Bruxelles, lui propose un poste à la radio, à Zürich où le rattache son métier de journaliste, à Londres où se trouvent sa cousine Lore avec qui il avait grandi à Bad Ischl et son oncle Hans dont il se sent proche. Paris a bien sa préférence : c'est « encore le plus cher désir qu'il puisse avoir ». Mais il n'a pas l'argent nécessaire. Il connaît Bruxelles comme sa poche. Il loue une chambre au 143, rue Tenbosch et, quelques mois plus tard, au 57, rue Veydt. Il récupère sa nationalité autrichienne. Ilya Prigogine et son épouse Hélène l'aident à reprendre pied. Son oncle Hans le soutient financièrement.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Dîner de Hans Mayer et Maria Leitner avec Hélène et Ilya Prigogine.

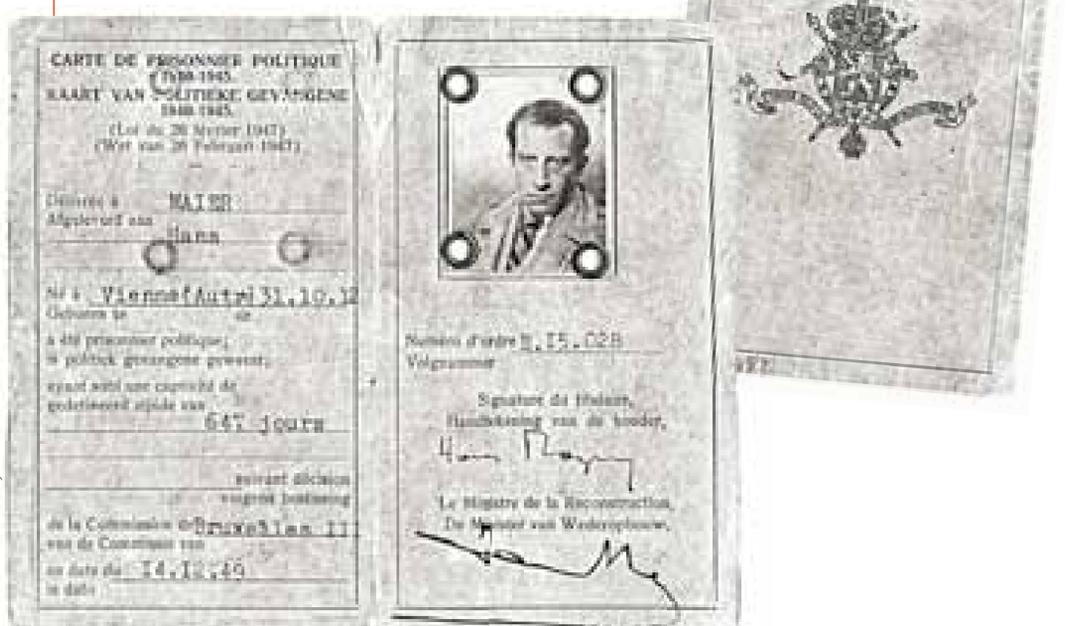
Durant des années, il se bat avec les autorités belges pour obtenir des papiers d'identité qui lui permettent de circuler et de voyager librement. Le 14 décembre 1949, le ministère de la Reconstruction lui reconnaît le statut de prisonnier politique. Il renoue avec Maria Leitner qui vit à New York avec son mari. Elle lui rend visite à Bruxelles et devient pour lui une nouvelle personne à qui se raccrocher.

Maria Eschenauer Leitner.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Carte de prisonnier politique.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

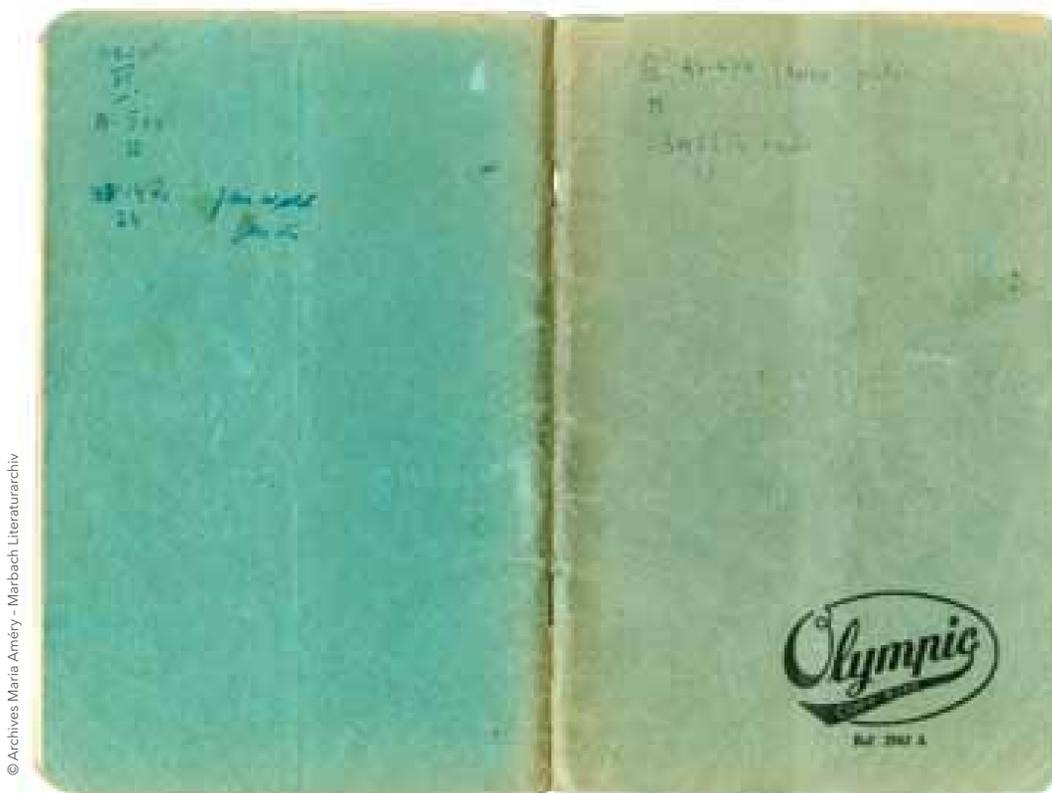
Les inédits

Il essaie de réécrire son roman *Les Naufragés qu'il croyait perdu*.

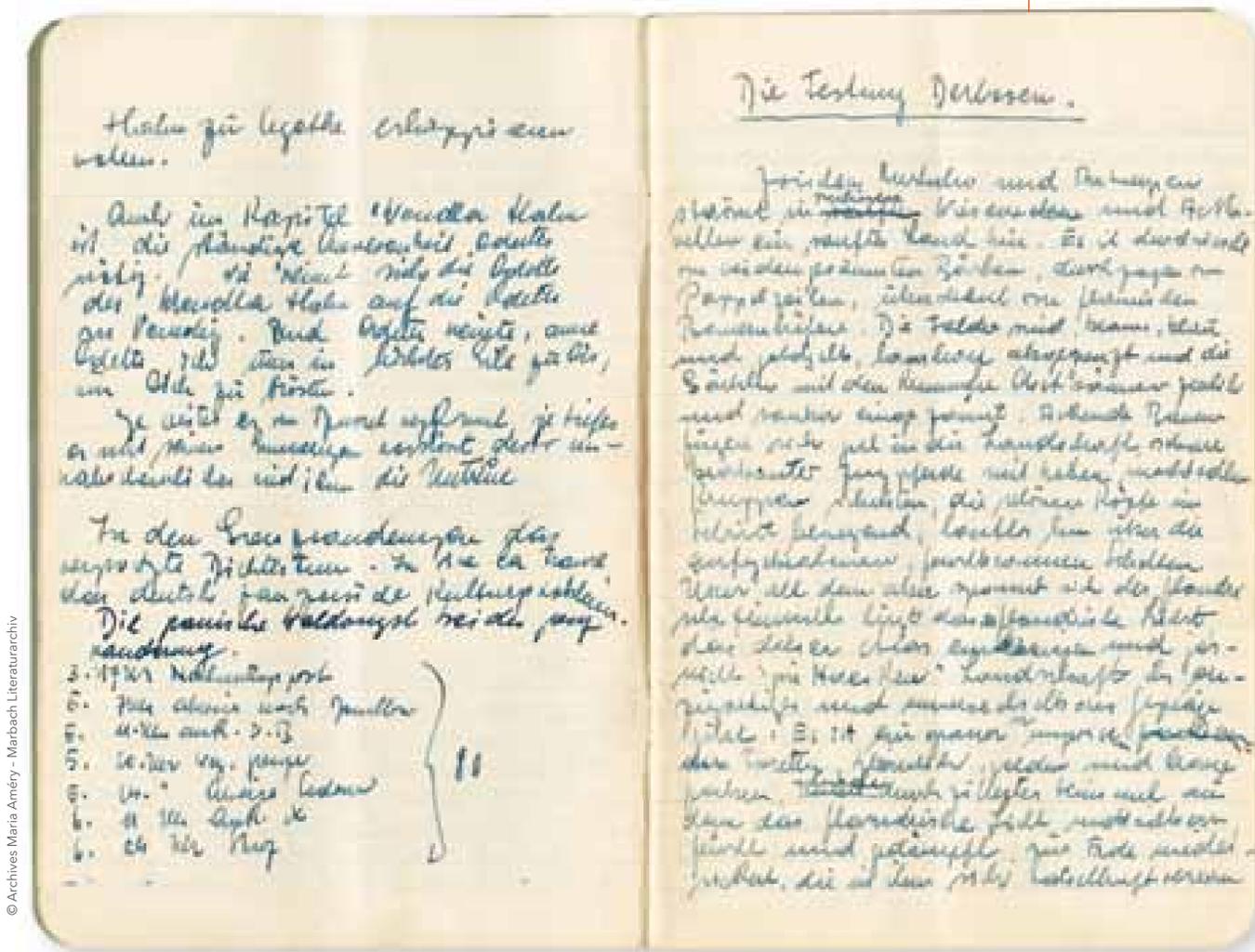
Pour cela, il veut tenir compte de son expérience concentrationnaire. Une partie de ce roman deviendra *Le Fort Derloven* qui préfigure *La Torture*. Le nouveau roman restera à l'état de fragment, tout comme d'autres récits, pièces de théâtre dramatiques et scripts de films.

Hans Mayer termine, en 1945, la rédaction de son premier essai *De la psychologie du peuple allemand*. Il y est question de « vengeance », le texte ultérieur de 1966 parle de *Ressentiments*. En 1945, il rédige aussi un premier texte sur Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme en France. Révolution de l'esprit ? Phénomène de mode ? Ou crépuscule de « l'Esprit français » ?*

Le suicide constitue un thème majeur de son œuvre avec Heinrich Greyt, Les Suicidés, Kleist, Les Emmurés.



Cahier dans lequel Hans Mayer écrit un chapitre de son nouveau roman.



Plan du roman et fac-similé de la première page de *Die Festung Derloven*.

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Les années cinquante et Maria Leitner

Sanatorium de Adelboden en Suisse. Hans Mayer est au deuxième rang, à droite - 1949.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Début des années 1950 : Hans Mayer se maintient à flot en écrivant de très nombreux articles sur la politique et l'art qu'il met à la disposition de l'agence de presse Dukas de Zürich. Celle-ci vend ses articles aux journaux les plus divers, en particulier au *St. Galler Tagblatt*, de temps à autre aussi à des journaux étrangers. Il collabore également avec *l'International News Alliance*, *London-Brüssel-New York* et le *World-Press-Foto*, à Amsterdam.

1949 : son état de santé se dégrade - « faiblesse cardiaque ». Il est admis par le Comité international de la Croix-Rouge à la maison Schöneegg pour un séjour de deux mois à Adelboden (Suisse).

Maria Leitner devient son principal appui, sa référence. Entre 1949 et 1952, ils correspondent quasi quotidiennement. Maria Leitner, née Eschenauer, non juive, a émigré à New York avec son mari Rudolph Leitner, un Juif de Vienne. Souffrant de dépression chronique, Rudolphe Leitner a déjà suivi une analyse avec Sigmund Freud à Vienne. Le couple est ruiné. Maria Leitner subvient seule aux besoins du couple : elle travaille dans une entreprise de mégisserie et peausserie, un emploi qui la mène régulièrement en Europe. Elle rend visite à Hans Mayer à Bruxelles, et ailleurs, quand elle le peut. En 1955, elle divorce de Rudolph Leitner et épouse Hans Mayer qui se renomme Jean Améry le 2 avril 1955 à la mairie de Vienne-Währing. Elle le soutient dans tous ses projets, sera sa secrétaire jusqu'à son suicide en 1978. Toujours à ses côtés, elle est la première à partager ses lectures et ses réflexions.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Jean Améry et Maria Leitner
à Londres - 1951.

L'écriture au quotidien (1955-1965)

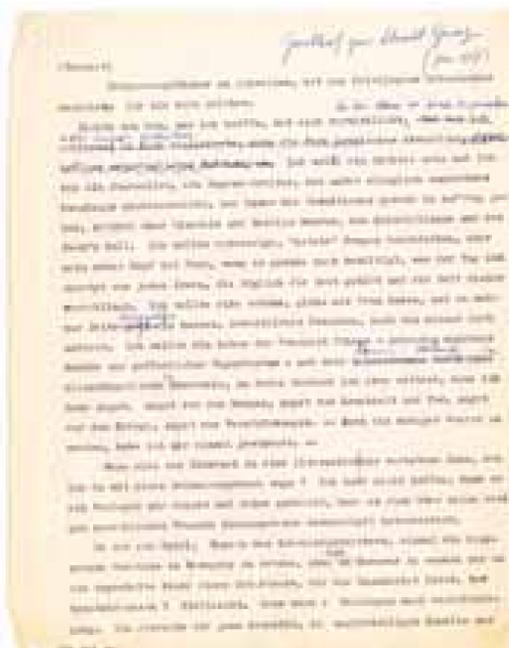


Jean Améry dans les Pyrénées - 1964.

1955 : il prend définitivement le nom de plume de Jean Améry.
 1955 : Il est le correspondant de journaux suisses à Londres, puis revient à Bruxelles la même année. « De la confection journalistique », c'est ainsi que Jean Améry appelle ses travaux de commande. Il rédige au minimum trois articles par semaine. Il décline finalement pour des raisons idéologiques une commande de *Newsweek* sur l'antisémitisme en URSS. Compétent dans tous les domaines, qu'il s'agisse de parler de Lola Montes ou d'Andrej Wyschinski, de Picasso ou de haute couture, il répond à toutes les exigences du marché. Il fait les recherches du mieux qu'il peut et il n'est pas rare que Maria lui apporte son aide. Il est complètement tributaire du bon vouloir des rédactions.



Plaque commémorative du 56, avenue Coghén, Uccle, à Bruxelles, où Hans Mayer a habité les quinze dernières années de sa vie.

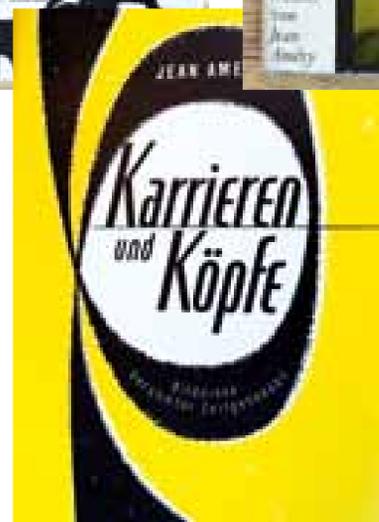
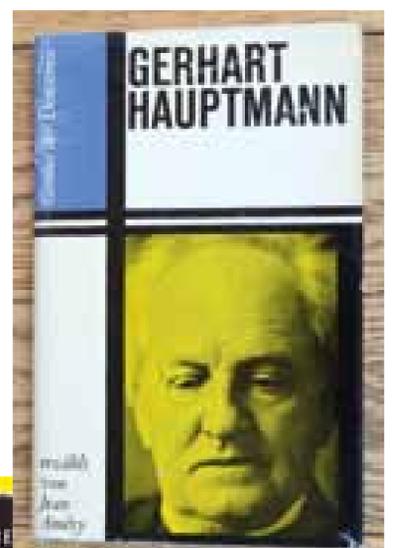
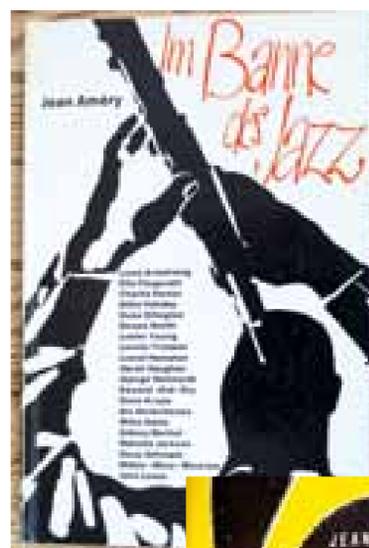


Préface à son texte autobiographique *Gasthof zur Stadt Graz* - 1955.

Vitrine de ses livres avant 1966.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



© Photos couvertures : DK

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Série d'articles qui paraîtra durant 15 ans dans le *St. Galler Tagblatt*, ses **Portraits de contemporains illustres** font autorité au point qu'en 1961 on en aura tiré trois recueils. Viennent également s'ajouter une monographie sur Gerhart Hauptmann, une autre sur Winston Churchill.

Sa carrière d'écrivain commence à proprement parler avec le volume *La Naissance du présent*.

De la haine au ressentiment



© DR

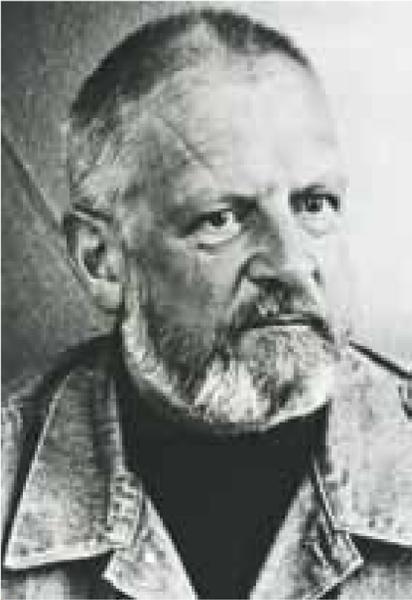
1961 : Naissance du présent. Figures et figurations de la civilisation occidentale depuis la fin de la guerre (traduit en néerlandais et en anglais). Première œuvre qui ne soit pas une commande. Le texte est considéré comme « fascinant et provocant » par Elisabeth Freundlich. Selon Jean Améry, avec Jean-Paul Sartre en tête, la France a une « mission culturelle dans le monde », tandis que l'apport culturel de l'Amérique porte sur la sociologie. Il y mène également une critique de la guerre froide.

« *Auschwitz est le passé, le présent et l'avenir de l'Allemagne.* » Jean Améry

« *À l'ombre du Troisième Reich* ». Première critique officielle de l'Allemagne d'après-guerre : le miracle économique ne s'explique que par une anesthésie politique. « Hitler n'a jamais existé ». La langue, « l'allemand organisationnel des administrateurs », devient un refuge du refoulé. Les Allemands insensibilisent la souffrance de la défaite en se jetant à corps perdu dans le travail. Jean Améry anticipe les thèses de Margarete et Alexandre Mitscherlich sur « *Le Deuil impossible* » (1967). Il reproche aux Allemands d'avoir rompu avec l'émigration, tout en entretenant des rapports privilégiés avec l'immigration intérieure. L'importance de Heidegger dans le domaine philosophique et de Benn dans le domaine littéraire reflète ce « deuil impossible » dans le domaine culturel.

TOURNANT POLITIQUE : LE PROCÈS D'AUSCHWITZ (1963-1965)

Ledit procès de Francfort (1963-1965) est le second procès d'Auschwitz, après celui tenu en 1947 en Pologne. Il commence le 20 décembre 1963 et se termine vingt mois après. 24 officiers SS allemands, ayant été affectés à Auschwitz entre 1939 et 1945 et suspectés de crimes, comparaissent devant le tribunal. Le procès est une des conséquences du procès d'Adolf Eichmann qui avait eu lieu en 1961 à Jérusalem. Durant 183 jours d'audience, 360 témoins dont 211 survivants d'Auschwitz (185 hommes et 26 femmes) sont entendus. 150 journalistes du monde entier y assistent. L'une des particularités essentielles de ce procès, outre sa durée et donc la quantité d'informations qu'il contient, est que des Allemands y jugeaient des Allemands. On saisit ici l'importance du jugement de criminels sur le territoire même d'où ils sont originaires. L'effet sur la société allemande est très important et relayé notamment par la pièce *L'Instruction* de Peter Weiss que ce dernier réalise alors que le procès est encore en cours.



Helmut Heißenbüttel
- vers 1968.

Début Février 1964 : rencontre de Jean Améry avec Helmut Heißenbüttel (producteur de l'émission *Radio-Essai* à la *Süddeutsche Rundfunk*, Stuttgart) lors d'une lecture à l'Institut Goethe de Bruxelles. « Le personnage-clé de toute ma carrière littéraire a été Helmut Heißenbüttel, un des écrivains allemands pour qui je nourris une estime toute particulière, tant humaine que littéraire, et à qui je me sens uni par les liens de l'amitié » (Conversation télévisée, 1978).

Sa première tribune « Aux frontières de l'esprit » est diffusée à Stuttgart le 19 octobre 1964. Suivront quatre

autres essais sur le thème de la vie après l'expérience d'Auschwitz : « La Torture », « L'Exil », « La relation avec les Allemands » et « De la nécessité et de l'impossibilité d'être Juif ». Ils sont tous produits par Heißenbüttel, comme ce sera le cas par la suite de la plupart des essais et œuvres de fiction. Horst Krueger de la *Südwestfunk* l'invite aussi à collaborer à l'émission *Kulturelles Wort* ; on l'entendra également sur la *Westdeutsche Rundfunk* de Cologne, ainsi que sur la *Bayrische Rundfunk* de Munich. Plus tard, ces interventions paraissent dans des journaux, des revues et/ou sous forme de livres.



Jean Améry
et Hans Paeschke
- 1968.

Milieu de l'année 1965 : Jean Améry peut s'affirmer pour la première fois comme écrivain indépendant. Début de sa collaboration avec Hans Paeschke qui durera 13 ans et avec le *Merkur*. Première publication de *La Torture*. Jusqu'en 1978 paraîtront 60 essais, recensions, critiques de films et commentaires dans le *Merkur*. En 1966 paraît le premier recueil d'essais *Par-delà le crime et le châtement* chez Szczesny, d'abord annoncé sous le titre *Ressentiments*, avec comme sous-titre : « Essai pour surmonter l'insurmontable ».

C'est avant tout l'essai sur la torture qui fera date. Au cours de ses conférences, Adorno le mentionne dans le cadre de « Métaphysique et mort après Auschwitz », Ingeborg Bachmann y fait référence dans son recueil *Trois sentiers vers le lac*. Pour Alfred Andersch, *Par-delà le crime et le châtement* est « l'un des documents fondamentaux de notre époque », un « point de référence absolu pour toute réflexion à venir, pour autant qu'elle ne s'en tienne pas au vain bavardage. »

Jean Améry devient un intellectuel grand-public. Il est perçu comme « le choucho » des médias. Il intervient dans les débats d'actualité. Israël : antisionisme ou antisémitisme ? Violence et contre-violence (à propos de Frantz Fanon, et de l'influence de celui-ci sur sa propre pensée). Solidarité tout d'abord, puis critique sévère du mouvement étudiant en Allemagne et du groupe Baader-Meinhof et, en France, de Cohn-Bendit.

Jean Améry
et Erich Fried - 1976.



Le cercle des intellectuels

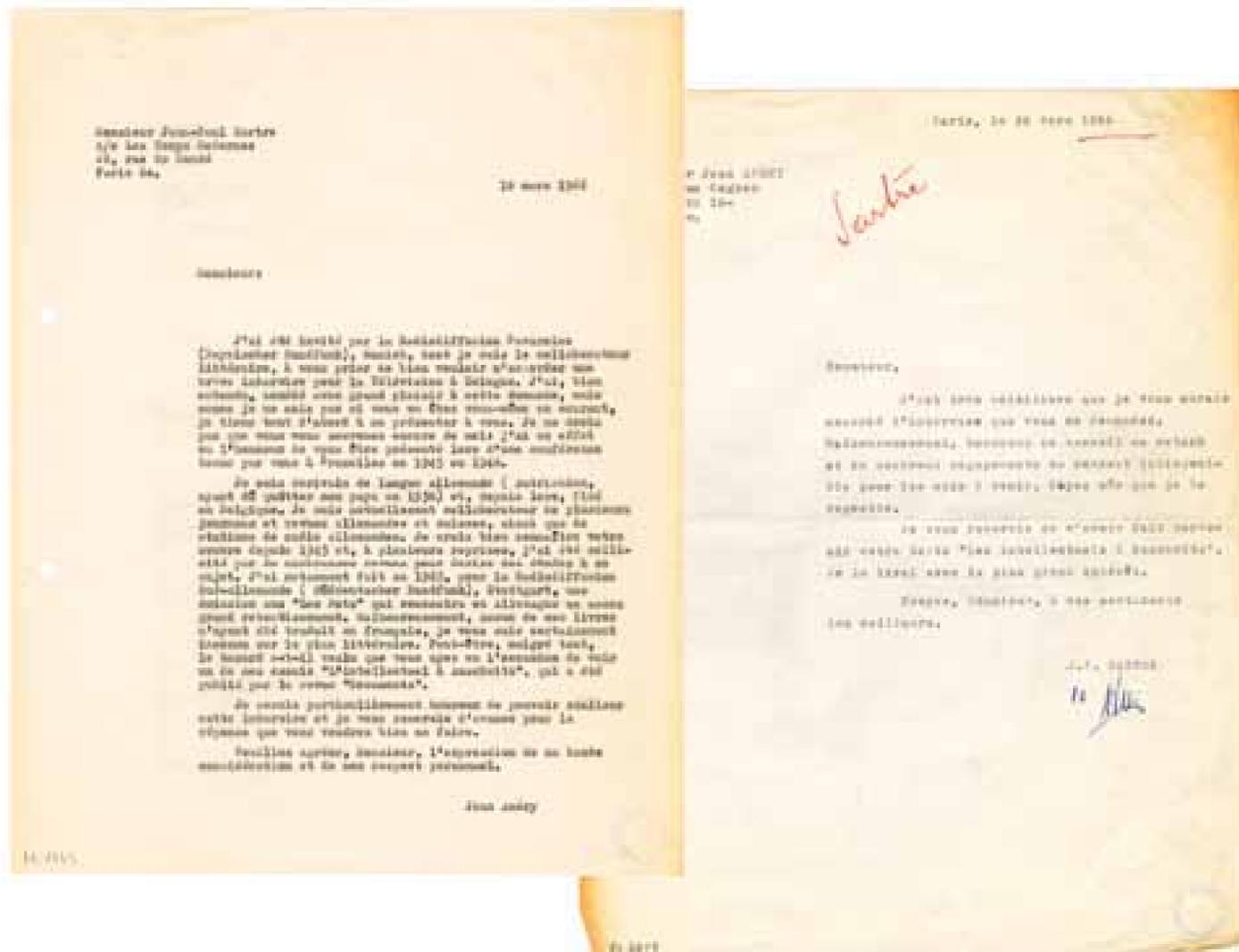


JEAN AMÉRY ET PRIMO LEVI

Hans Mayer est informé par la suite de la présence de Primo Levi à Monowitz. Leur rencontre, projetée en 1969 par une amie commune Hety Schmitt-Maas, porte-parole du ministre de la Culture de la Hesse, échoue. Elle essaie également de mettre en contact Jean Améry et Hermann Langbein. Ces deux tentatives restent sans suite. D'emblée Primo Levi montre une parfaite incompréhension à l'égard de *Par-delà le crime et le châiment* d'Améry. Dans une recension, il

qualifie le livre de « verbiage ontologique ». Améry à son tour blesse Primo Levi en lui reprochant d'être « celui qui pardonne » parce qu'il chercherait à « comprendre » les Allemands. La controverse se passe par personne interposée. Hety Schmitt-Maas envoie aux deux adversaires les lettres qu'elle reçoit de l'un et de l'autre. Finalement Levi donnera un tour plus violent au désaccord qui l'oppose à Jean Améry après le suicide de ce dernier avec le chapitre « L'intellectuel d'Auschwitz » dans son essai *Les Naufragés et les rescapés*. C'est un document extrêmement ambivalent

dans lequel il se démarque avant tout du ressentiment d'Améry et de son approbation au recours à la contre-violence pour répondre à la violence dans le camp. Mais les années passant, le point de vue de Primo Levi vis-à-vis d'Améry change, sa prévention du début se transforme peu à peu en considération et en une prudente admiration. Il rédige sa nécrologie et essaie de le faire traduire et publier chez Einaudi, sa maison d'édition. Avec son dernier recueil, il se rapproche de lui, du moins par le genre : l'essai.



Lettre de Jean Améry à Jean-Paul Sartre et sa réponse.

JEAN AMÉRY ET JEAN-PAUL SARTRE

Dès 1945, Jean Améry lit *La Nausée* et *Huis Clos*. Mais c'est l'auteur de *L'existentialisme est un humanisme* qui marquera sa pensée future. « Plus encore qu'à penser, il nous a appris à vivre ». La vie et la philosophie, la liberté et l'authenticité sont pour le maître comme pour l'élève inextricablement liées. Pour Améry, le programme fondamental de Sartre, selon lequel l'existence précède l'essence, se résume à trois

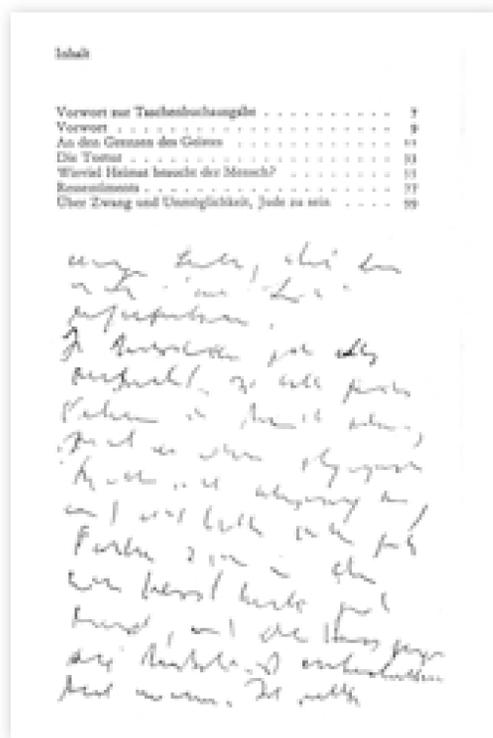
JEAN AMÉRY ET INGEORG BACHMANN

Jean Améry et Ingeborg Bachmann ne se sont jamais rencontrés, la rencontre s'est faite dans leurs écrits : Ingeborg Bachmann rend hommage à Améry dans son plus beau récit *Trois sentiers vers le lac*. Voici ce que rapporte la narratrice à propos d'Élisabeth, le personnage principal :

« Elle lut par hasard un essai "Sur la torture", écrit par un homme qui avait un nom français, mais qui était autrichien et qui vivait en Belgique [...]. Elle voulut écrire à cet homme, mais elle ne savait pas quoi lui dire, ni pourquoi elle voulait lui dire quelque chose, car il lui avait manifestement fallu des années pour percer la surface d'événements horribles, [...] cet homme essayait de découvrir dans la destruction de l'esprit ce qui lui était arrivé et de comprendre comment un être humain avait pu se transformer et continuer de vivre, anéanti. »

grands principes : « L'homme n'est que ce qu'il fait de lui. L'homme est libre. L'homme est socialement engagé » reprend-il dans *Naissance du présent*.

À l'illusion suit la désillusion : la distance avec Sartre s'esquisse déjà dans *Lefeu ou la Démolition* et atteint son apogée dans *Charles Bovary*. En 1968, l'engagement de Sartre est pour lui indiscutable. En 1978, il reproche au maître, d'une part, avec

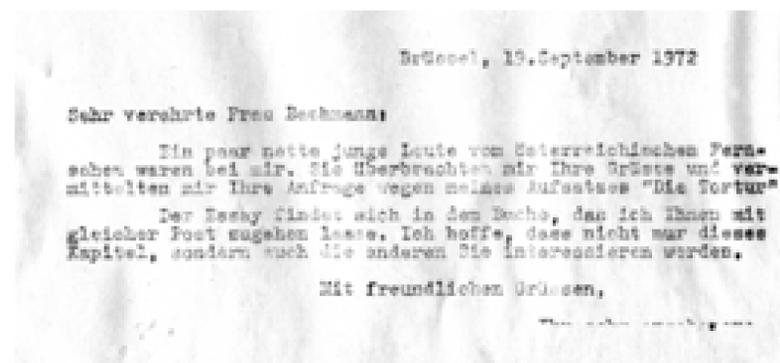
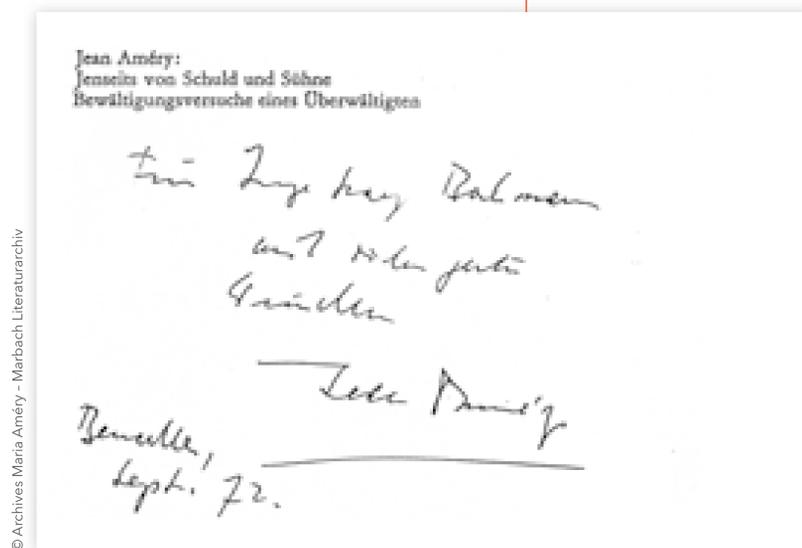


À défaut de lui adresser une lettre, Ingeborg Bachmann écrira cette histoire. Jean Améry à son tour rend hommage à Ingeborg Bachmann dans son compte rendu enthousiaste du recueil de Bachmann contre les foudres de la presse. Peu de temps après, à la mort de Bachmann, il écrit une nécrologie émouvante à son sujet qu'il intitule : *À la tombe d'une amie jamais connue (Am Grabe einer ungekannnten Freundin, 1973)*.

son livre sur Flaubert, de trahir son rôle d'intellectuel en prenant le parti de l'esthète et écrivain bourgeois Flaubert ; d'autre part, il lui reproche de trahir son engagement social en adhérant aux slogans maoïstes. « **Triste spectacle** », écrit Jean Améry, « que celui de cet homme accroché à des idées de révolution absolue que rien ne saurait plus légitimer ». Jean Améry prend ses distances avec la légitimation de la « contre-

Texte (illisible) de Ingeborg Bachmann à l'intérieur de la couverture de *Par-delà le crime et le châtement*.

Dédicace de Jean Améry à Ingeborg Bachmann.



Lettre de Jean Améry à Ingeborg Bachmann.

violence » politique en démocratie : « Partir des théories de la violence révolutionnaire [...] telle qu'elle s'applique à des espaces et des réalités sociales où elles se justifiaient et se justifient encore, et les transposer à une démocratie en état de marche, c'est se rendre coupable de terrorisme », écrit-il dans *Weiterleben*.

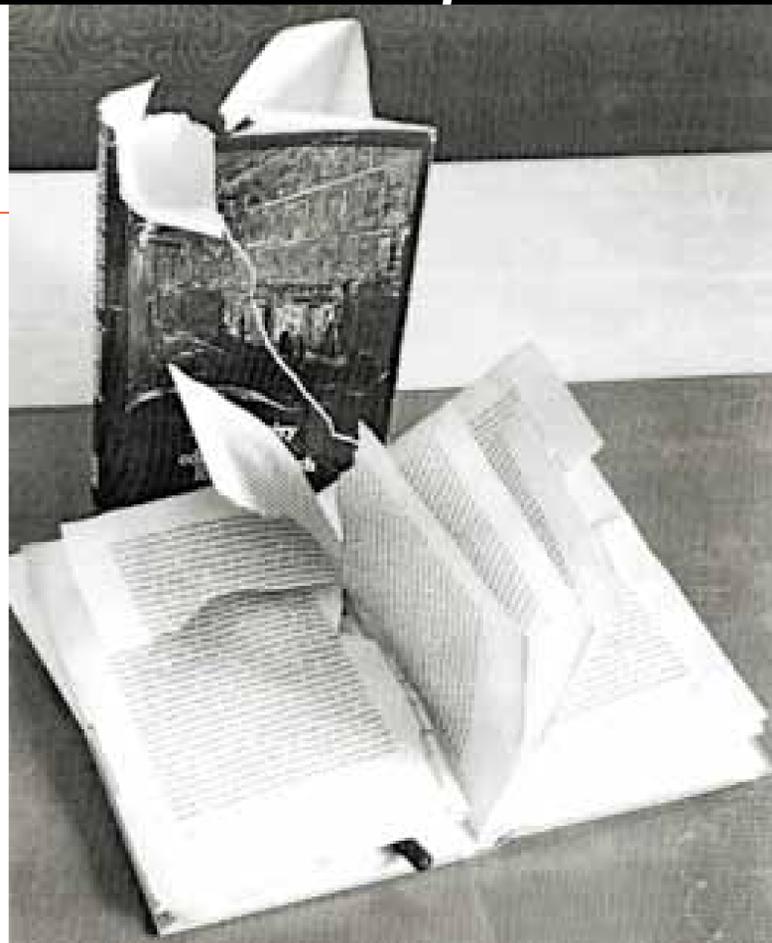
Les œuvres de Jean Améry et leur accueil



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

Michael Klett, à l'époque directeur de la maison d'édition de Jean Améry.

Lefeu ou la démolition, livre déchiré par Jean Améry après sa mauvaise réception en Allemagne.



© Archives Klett Cotta

1935-2007 / Les Naufragés.

1966 / Par-delà le crime et le châtimement.

1968 / Du vieillissement. Révolte et résignation. Publié chez Klett-Cotta, qui deviendra dès lors, sous la responsabilité du lecteur Hubert Arbogast, l'éditeur de ses prochains livres. La vieillesse est présentée comme une « maladie incurable ». Étude anthropologique du vieillissement physique, social et culturel. Il s'agit de l'homme vieillissant dans son rapport au temps, à son propre corps, à la société, à la culture et à la mort. Excellente réception, encensé par la FAZ (Karl Korn) et par Die Zeit (Horst Krueger).

1971 / Années d'errance. Avec *Par-delà le crime et le châtimement* et *Du vieillissement*, Jean Améry considère les *Années d'errance* comme le troisième volume d'un « roman-essai autobiographique » : Jean Améry se livre à un questionnement intellectuel sur lui-même qui s'étend sur quatre décennies : celles « de l'irrationalisme préfasciste de la période d'entre-deux-guerres, du néopositivisme de la période précédant immédiatement la guerre, des heures de l'existentialisme après

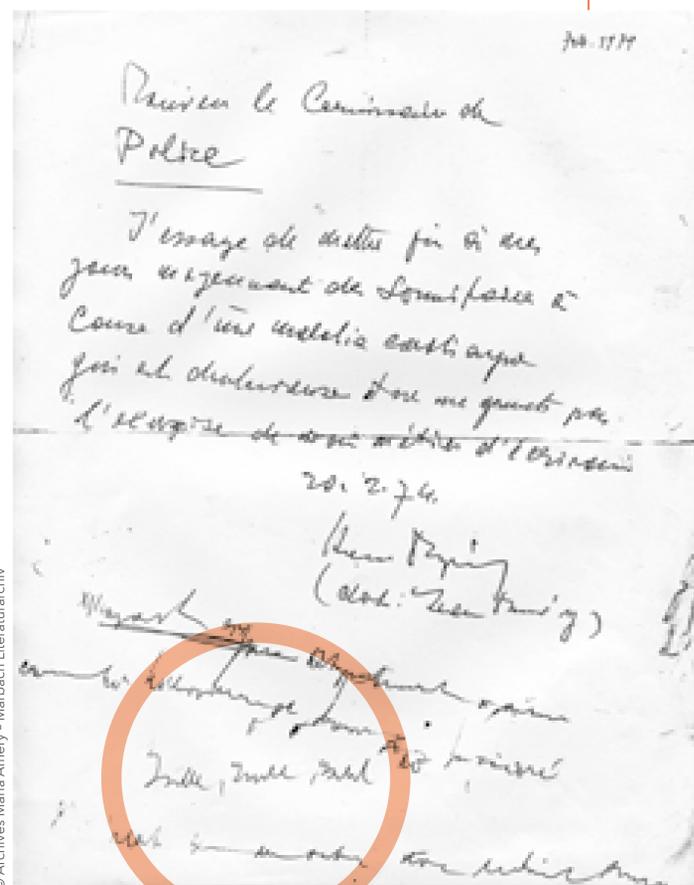
1945, de la vague néomarxiste » et « de la rigueur structuraliste ». Jean Améry fait un bilan critique de son éducation sociale à Bad Ischl et Vienne, de sa rencontre avec l'existentialisme et de son arrivée difficile en Allemagne. Il y laisse de côté les années passées dans les camps.

1971 / Contradictions. Première compilation d'essais : critiques culturelles et textes politiques.

1974 / Lefeu ou la Démolition. Jean Améry revient à ses débuts en littérature. Il veut « raconter » l'histoire du peintre Erich Schmid – qui est en même temps son alter ego –, et l'histoire de sa confrontation refoulée avec la mort de ses parents assassinés par les nazis. Mais le roman est également une critique de la langue philosophique et une critique politique de la culture de la mémoire des années 1970 en Allemagne. En fin de compte, il s'agit d'une réflexion sur l'être-juif et la survie. Jean Améry en conclut qu'on ne peut survivre à la survie. Le livre est descendu en flammes dans la FAZ (*Frankfurter Allgemeine Zeitung*), mais encensé dans la *Frankfurter Rundschau*. Jean Améry déchire le livre *Lefeu ou la Démolition*.

1974 / Tentative de suicide. « Je me rappelle parfaitement le jour où je suis sorti d'un coma que l'on me dit avoir duré trente heures ».

Notice destinée à la Police de Bruxelles, l'informant de son suicide.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

17 novembre 1974 / Lors de l'*Internationaler Frühschoppen*, on demande à Jean Améry s'il soutient les détenus du groupe Baader-Meinhof faisant la grève de la faim pour protester contre leurs conditions de détention. Après de longues hésitations, Améry répond par l'affirmative, tout en précisant qu'il condamne leurs actions terroristes, mais qu'il leur reconnaît le droit de protester contre leur condition de détention. La procédure d'enquête ouverte contre Améry sera finalement classée sans suite.

6 octobre 1975 / **Lettre personnelle à Albert Speer** après la publication de ses mémoires : il ferait mieux de se taire par « décence humaine ».

Fin mars 1976 / **Tournée de conférences en Israël.** « Israël a donné réalité à une nouvelle image du Juif pour le meilleur et pour le pire ; il a par là même libéré le Juif de la représentation qu'entendait lui imposer l'antisémite telle qu'elle prévalait depuis l'émancipation. Pour faire court : L'existence d'Israël a rendu l'amour-propre aux Juifs, même à ceux qui n'ont rien à faire avec ce pays, voire avec la religion et la culture juives » (Lettre du 24 juin 1967).

1976 / **Porter la main sur soi. Traité du suicide.** Jean Améry présente ce livre comme la suite directe de son essai *Du vieillissement*. Ce texte se situe, selon lui, « au-delà de la psychologie et de la sociologie ». Il est l'aboutissement d'une « longue vie », qui s'est passée « dans le commerce intime de la mort en général et du suicide en particulier ». Il revendique pour l'être humain une légitimation du suicide comme droit inaliénable, sans pour autant le confondre avec une apologie du suicide. L'état d'esprit de l'homme suicidaire est « absurde et paradoxal ». Avec ce livre, il cherche à témoigner de ce « paradoxe insoluble ». Le livre, surnommé le Werther des années 1970, devient un *bestseller*.

1978 / Avec **Charles Bovary, médecin de campagne. Portrait d'un homme simple**, Améry tente à nouveau de s'imposer comme écrivain de fiction. C'est son plaidoyer pour Charles dont on moque l'indigence d'esprit et qui apparaît chez Flaubert comme un empoté ridicule. Aux yeux d'Améry, Charles incarne les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, ces vertus constitutives du citoyen. Lorsque Charles interpelle devant le tribunal ceux qui le mettent en cause, c'est Flaubert qu'Améry interpelle, et indirectement Sartre, qui fait crédit à Flaubert de son arrogance pour ne pas avoir pris au sérieux les idéaux de la révolution. Le roman donna lieu à diverses controverses après le suicide d'Améry en octobre 1978.

1978-2003 / **Rendez-vous à Oudenaarde.** Projet d'une nouvelle (restée inachevée) dans laquelle les personnages littéraires choisis par Jean Améry devaient avoir la

présence de personnages « réels ». Qu'ils soient empruntés à Proust, Flaubert, Joyce, Musil ou Thomas Mann - « ils symbolisent tous le rêve comme la vie ».

1980 / **Örtlichkeiten.** Postface de Manfred Francke, essai sur les localités qui ont marqué le parcours de Jean Améry.

1981 / **Livres de la jeunesse de notre siècle**, préfacé par Gisela Lindemann.

1982 / **Continuer à vivre - mais comment ?** regroupe les essais 1968-1978.

1985 / **L'humanisme intégral. Entre philosophie et littérature. Études et critiques d'un lecteur 1966-1978.** Postface de Helmut Heißenbüttel.

1994 / **Cinéma. Travaux sur le cinéma.**

L'hôtel de ville de Oudenaarde.



Prix et distinctions

Jean Améry devient un conférencier convoité, on s'empresse de le solliciter pour des débats, il devient une autorité morale pour la classe moyenne bourgeoise libérale comme en témoignent les hommages et distinctions ci-après. Onze jours avant son suicide, encore, il doit intervenir à la NDR (*Norddeutscher Rundfunk*) pour discuter avec Martin Walser de la culpabilité allemande. Mais dégoûté par le tournant que prend la discussion, il refuse de participer au débat et écrit pour se justifier : « Ma superfluité est évidente ; je n'en ai pas pour autant le cœur plus lourd. Je me demande seulement si cela n'a pas été une sorte d'erreur du destin de n'avoir pas décidé en 1945, quand j'étais encore relativement jeune, de devenir un écrivain français. »

Maria et Jean Améry
devant leur appartement,
56, avenue Coghén,
Uccle, Bruxelles.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

À la foire de livres de Francfort
avec Gerhard Szczesny (son premier éditeur),
à gauche, et Karlheinz Deschner, à droite.

LES DISTINCTIONS DE JEAN AMÉRY

1970 / Membre honoraire de l'Académie
des Arts de Berlin

Prix de la critique de l'Union des critiques
allemands

Membre de l'Union des écrivains allemands

1970 / Adhère au PEN Club allemand (RFA)
Grand prix de littérature de l'Académie des
Beaux-Arts de Bavière

1972 / Croix 1^{ère} classe de l'ordre du Mérite,
remise par le président de la République
Gustav Heinemann

Juillet 1976 / Membre honoraire
du PEN Club autrichien

Mai 1977 / Reçoit le prix du journalisme
de la ville de Vienne

16 mai 1977 / Prix Lessing de la ville libre
et hanséatique de Hambourg

Printemps 1978 / Élu membre
correspondant de l'Académie allemande de
langue et de littérature de Darmstadt



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

**Elias Canetti, Rudolf Hartung
et Jean Améry, de gauche à droite.**



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv

**Maria et
Jean Améry.**

Suicide. Pourquoi ? Où ? Comment ?

© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



Hotel Österreichischer Hof
(maintenant Hotel Sacher) à Salzburg.

« **L'homme propose, la multicausalité dispose** ». Certes, « survivre, c'était résister », écrit-il dans *Lefeu*. En réalité, il y eut plusieurs raisons à son suicide : d'ordre psychique, physique et moral.

1 / Une grande déception quant à la réception de ses œuvres de fiction. Il voulait se faire un nom en tant qu'écrivain, la critique ne le reconnaissait que comme essayiste.

2 / Sa condition d'apatride, politiquement parlant. La gauche française pas plus que la gauche allemande ne le reconnaissent comme témoin d'Auschwitz.

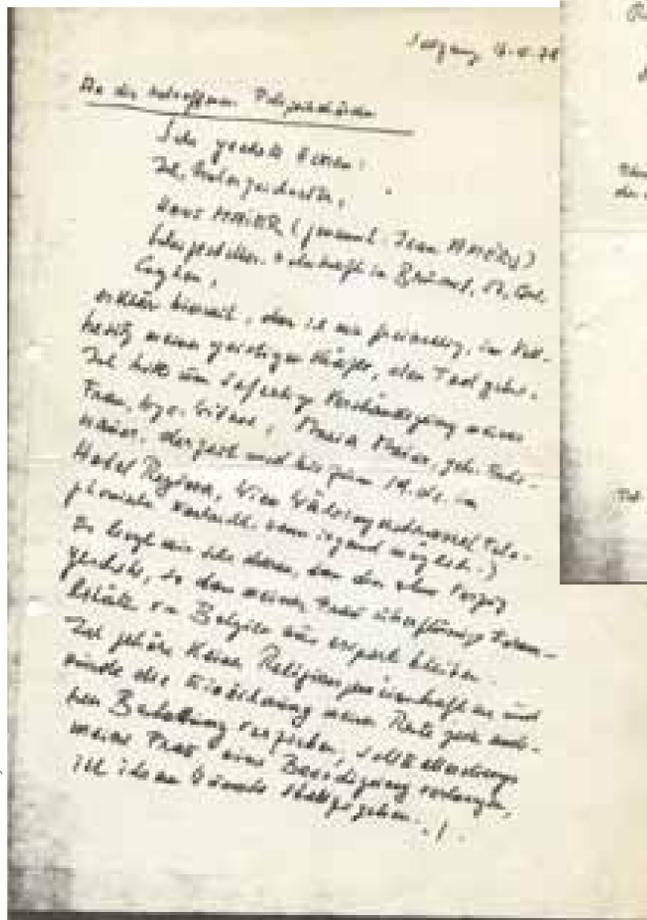
3 / Son état physique qui se dégrade à vue d'œil, il se plaint de douleurs cardiaques chroniques.

4 / Sa vie amoureuse : Jean Améry vit depuis 1968 un ménage à trois. Sa relation avec la germaniste américaine Mary Cox Kitaj pèse sur sa vie de couple avec Maria.

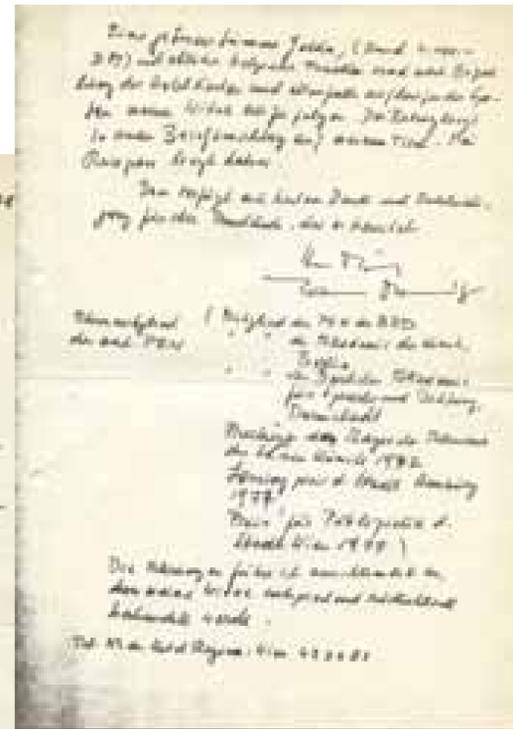
Mary Cox Kitaj.



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



© Archives Maria Améry - Marbach Literaturarchiv



Lettre de suicide déposée dans sa chambre d'hôtel - 16 octobre 1978.

5 / Il est averti que la critique à venir de *Charles Bovary* va être « mitigée » : il interrompt alors la tournée de lectures qu'il devait donner à Marburg durant deux semaines, il se rend à Salzburg dans un hôtel de luxe, « Der Österreichische Hof ». Il prend toutes les dispositions nécessaires, écrit plusieurs lettres : à la direction de l'hôtel, à la police, à son lecteur de sa maison d'édition et à sa femme Maria. Il avale une dose massive de somnifères.

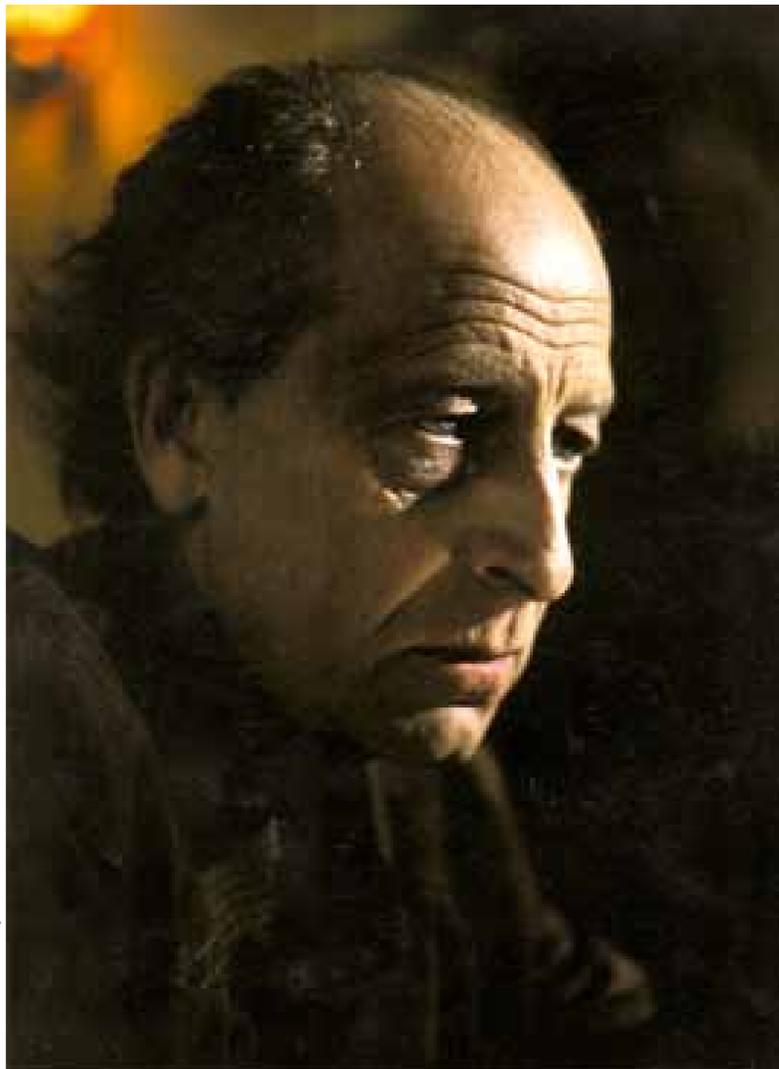
Il est enterré dans une tombe d'honneur, au cimetière central de Vienne (porte 2, section 40).

LA LETTRE DE SUICIDE

Lettre de Jean Améry aux autorités de police, les informant de son suicide : il déclare que « c'est volontairement, et en pleine possession de mes facultés mentales, que je me donne la mort. » Il demande qu'on prévienne immédiatement « [sa] femme, ou plutôt [sa] veuve » qui loge jusqu'au 19 octobre à l'hôtel Regina de Vienne, afin qu'on lui épargne des formalités à régler à partir de la Belgique. Il indique par ailleurs qu'une somme d'argent se trouve dans une enveloppe sur la table, destinée à régler la note de l'hôtel et « d'autres frais », et dont le reste doit être transmis à sa veuve.

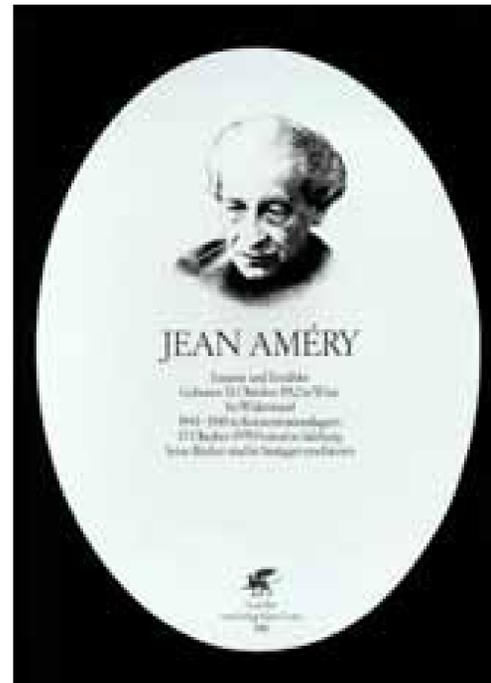
À la fin de sa lettre, Améry ajoute les différents prix qu'il a reçus et les prestigieuses institutions dont il est membre, et cela uniquement afin que « [sa] veuve soit traitée avec la considération nécessaire ».

La postérité



Jean Améry en 1976.

À juste titre, le journaliste Jürg Altwegg a célébré l'écrivain Jean Améry comme un « classique de l'avenir ». C'est un classique dans la mesure où ses interrogations existentielles sur la terre natale et l'exil, l'esprit et le corps, le suicide et la « judéité de la catastrophe » ont contribué à jeter les bases de l'actuel discours sur Auschwitz. Et il appartient à l'avenir parce qu'il n'est pas seulement en avance sur son temps, mais aussi sur *notre* temps, éthiquement et esthétiquement parlant. Dans *Lefeu ou la Démolition*, il invente un langage qui traite d'Auschwitz non pas en parlant au sujet d'Auschwitz, mais où le langage lui-même incarne le paradoxe d'Auschwitz. Incarner au sens propre du terme, car la mémoire que ses œuvres expriment est la mémoire du corps. Pour Améry, le corps ne renvoie pas aux instincts, mais à la raison, à tout ce qui est vérifiable.



Plaque commémorative décorant une édition de ses œuvres en cuir.

Quel est alors l'héritage spirituel d'Améry ? C'est la précision de ses formulations, l'honnêteté de sa pensée, la sensualité de sa réflexion toujours en lien avec le vécu. Ses révisions permanentes, sa libéralité radicale toujours sujette à des redéfinitions, son plaidoyer pour une perpétuelle méfiance en soi-même. Rien que cet état d'esprit fait de lui un maître penseur des XX^e et XXI^e siècles. En tant que tel, il a déjà fait son entrée dans l'histoire littéraire : Alfred Andersch lui rend hommage dans son roman *Efraim*, Ingeborg Bachmann dans *Trois sentiers vers le lac*. W.G. Sebald perpétue son souvenir et son écriture dans *Les émigrants* et *Austerlitz*. Imre Kertész, qui l'appelle un « Saint de l'Holocauste », s'en est inspiré pour son roman *Liquidation*.



Pierre tombale de Jean Améry, cimetière central de Vienne.



Günter Kunert, Hubert Arbogast et Maria Leitner lors de la cérémonie de la remise du Prix Jean Améry en 1988.